

LES BAINS DE LUCQUES

I

Quand j'entrai dans la chambre de Mathilde, elle venait de fermer le dernier bouton de son amazone verte, et allait mettre un chapeau à plumes blanches; elle le jeta brusquement loin d'elle quand elle m'aperçut, et se précipita au-devant de moi en laissant flotter les boucles dorées de ses cheveux.

— Docteur du ciel et de la terre! s'écria-t-elle, et, selon une vieille habitude, elle me saisit par les deux oreilles, et m'embrassa avec la plus comique cordialité.

— Comment vous portez-vous, le plus fou des mortels? combien je suis heureuse de vous revoir! car je ne trouverai nulle part en ce monde une cervelle plus détraquée. Des sots et des imbéciles, il y en a bien assez, et souvent on leur fait l'honneur de les tenir pour des

fous; mais la véritable folie est aussi rare que la véritable sagesse, et n'est peut-être autre que la sagesse qui s'est chagrinée de connaître tout, toutes les infamies de ce monde, et qui a pris le sage parti de devenir folle. Les Orientaux sont des gens fort sensés : ils honorent un fou à l'égal d'un prophète. Nous autres, nous regardons tous les prophètes comme des fous.

— Mais, milady, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

— Certainement, docteur, je vous ai écrit une longue lettre, et j'ai mis sur l'adresse : Pour lui remettre à New-
Bedlam. Mais comme vous n'y étiez pas, contre toute prévision, on envoya la lettre à Sainte-Luce, où l'on ne vous trouva pas davantage. Elle alla donc à un autre établissement du même genre, et fit ainsi la ronde de toutes les maisons de lunatiques de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, jusqu'à ce qu'on me la renvoyât avec l'observation que le gentleman désigné par l'adresse n'était pas encore renfermé. Et, dans le fait, comment avez-vous réussi à rester libre?

— J'ai agi de ruse, milady : partout où je suis allé, j'ai eu l'art de tourner autour des maisons de fous, et je pense que je réussirai de même en Italie.

— Oh ! mon ami, vous êtes ici tout à fait en sûreté ; d'abord il n'existe dans le voisinage aucune maison de fous, et puis nous sommes ici en majorité.

— Nous, milady ! Ainsi, vous vous mettez des nôtres ? Permettez-moi de vous donner sur le front le baiser fraternel.

— Ah ! je veux dire , nous autres baigneurs , parmi lesquels je suis véritablement encore la plus raisonnable... D'après cela, faites-vous un peu une idée de la plus folle , de Julie Maxfield , qui ne cesse de soutenir que les yeux verts signifient le printemps de l'âme. Et puis nous avons deux autres jeunes beautés...

— Sans doute des beautés anglaises , milady?...

— Docteur , que signifie ce ton moqueur ? Il faut donc que les pâles figures de macaroni d'Italie vous paraissent de si bon goût que vous ne sentez plus rien pour les beautés britanniques?...

— Des plumpuddings , avec des yeux de raisin , des gorges de roastbeef festonnées avec de blanches bandes de raifort , d'orgueilleux pâtés...

— Il y eut un temps , docteur , où vous tombiez dans le ravissement toutes les fois que vous voyiez une belle Anglaise.

— Oh , oui ! c'était alors ; je suis même encore assez disposé à rendre hommage à vos compatriotes : elles sont belles comme des soleils , mais des soleils de glace ; blanches comme du marbre , mais froides comme le marbre aussi... Contre leurs cœurs glacés se gèlent les pauvres petits animaux couleur puce...

— Oh , oh ! j'en connais un qui ne s'est pas gelé , et qui , frais et dispos , a repassé la mer ; et il était grand , impertinent , Allemand...

— Il s'est du moins si fort refroidi à la glace des cœurs anglais , qu'il en est encore enrhumé aujourd'hui.

Milady parut piquée de cette réponse. Elle saisit sa crayache, placée en guise de signet entre les feuillets d'un roman, la fit siffler en fouettant autour des oreilles de son blanc lévrier, qui grommela sourdement, puis elle ramassa vivement son chapeau, le mit avec crânerie sur sa tête bouclée, se regarda plusieurs fois dans la glace, et se dit fièrement : — Je suis encore belle ! Mais tout d'un coup elle s'arrêta pensive et comme pénétrée d'un sombre sentiment d'affliction, tira lentement son gant blanc de sa main, me la tendit, et prenant, avec la rapidité de l'éclair, ma pensée sur le fait : — N'est-il pas vrai, dit-elle, que cette main n'est plus aussi belle qu'autrefois à Ramsgate ! Mathilde a beaucoup souffert depuis ce temps-là !

Cher lecteur, il n'est pas facile de voir à quelle place les cloches peuvent être fêlées : on n'en est averti que par le son. Eh bien ! si tu avais entendu le son de voix dont furent prononcés ces derniers mots, tu te serais aperçu tout de suite que le cœur de milady est un cœur du métal le plus pur, mais qu'une fêlure secrète en étouffe les vibrations les plus joyeuses, et les voile d'une mystérieuse tristesse. Cependant ces cloches-là, je les aime : elles trouvent toujours dans mon propre cœur un écho sympathique ; et je baisai la main de milady avec plus de tendresse peut-être qu'autrefois, quoiqu'elle fût moins potelée, et que des veines d'un bleu trop fortement accusé, semblassent me dire aussi : Mathilde a beaucoup souffert depuis ce temps-là !

Son œil me regardait comme une mélancolique étoile solitaire dans un ciel d'automne, et elle me dit avec sensibilité et tendresse : — Vous paraissez m'aimer moins, docteur ; car votre larme n'est tombée sur ma main que par pitié, presque comme une aumône.

— Qui vous autorise à interpréter aussi mesquinement le langage muet de mes larmes ? Je parie que ce chien blanc qui se presse actuellement contre vous me comprend mieux. Il me regarde et vous ensuite, et semble s'étonner que les hommes, fiers maîtres de la création, soient si complètement malheureux au fond du cœur. Hélas ! milady, il n'y a que les douleurs semblables aux nôtres qui nous arrachent des larmes ! Chacun ne pleure réellement que pour son propre compte.

— Assez, assez, docteur. Il est bon, du moins, que nous soyons contemporains, et que nous nous soyons rencontrés dans le même coin de terre avec nos folles larmes. Ah ! quel malheur si, par hasard, vous aviez vécu deux cents ans plus tôt, comme cela m'est arrivé avec mon ami Michel Cervantes de Saavedra ! ou si vous étiez venu au monde un siècle plus tard que moi, comme un autre de mes amis intimes, dont je ne sais même pas le nom, par la raison qu'il n'en aura un qu'à sa naissance, en l'an 1900 ! Mais dites-moi maintenant, quelle vie avez-vous menée depuis que nous ne nous sommes vus ?

— J'ai continué mon métier ordinaire, milady ; j'ai

toujours roulé la grande pierre. Quand je l'avais amenée jusqu'au milieu de la montagne, elle dégringolait tout d'un coup jusqu'en bas, et il fallait m'occuper de la remonter,... et ce roulement de bas en haut et de haut en bas se répétera jusqu'à ce que moi-même je finisse par rester sous la grande pierre, et que le maître sculpteur y grave en gros caractères : *Ici repose en Dieu, etc.*

— *Corpo di Bacco!* docteur, je vais ne vous laisser aucun repos... Veuillez ne pas être mélancolique. Riez, ou je...

— Non, ne me chatouillez pas; j'aime mieux rire de moi-même.

— Comme vous voudrez. Vous me plaisez encore tout autant qu'à Ramsgate, où nous nous rapprochâmes pour la première fois...

— Ce fut, il est vrai, notre premier rapprochement. Oui, je veux être gai. Il est heureux que nous nous soyons retrouvés, et le grand animal allemand se fera de nouveau un plaisir de risquer sa vie auprès de vous.

Les yeux de milady sourirent comme un éclair de soleil derrière un léger nuage de pluie, et sa bonne humeur éclatait en nouveaux rayons, quand John entra, et annonça, dans le pathos le plus gourmé des laquais, son Excellence le marchese Cristoforo di Gumpelino.

— Qu'il soit le bienvenu! — Et vous, docteur, vous allez faire connaissance avec un pair de notre royaume des fous. Ne vous heurtez pas à son extérieur, surtout à son nez. C'est un homme qui possède d'excellentes

qualités, par exemple, beaucoup d'argent, de l'esprit peut-être, et la manie de réunir en lui toutes les extravagances de l'époque. Et puis, il est amoureux de mon amie Julie Maxfield aux yeux verts; il la nomme sa Giulietta, et s'intitule, lui, son Roméo, et déclame, et soupire... Et lord Maxfield, le beau-frère, à laquelle la fidèle Giulietta a été confiée par son époux, est un Argus...

J'allais remarquer qu'Argus surveillait une vache, quand la porte s'ouvrit toute grande, et, à mon grand étonnement, mon ancien ami le banquier Christian Gumpel entra avec son sourire de satisfaction et son gros ventre. Quand il eut suffisamment essuyé ses grosses lèvres luisantes sur la main de milady, et débité les questions sanitaires d'usage, il me reconnut aussi, et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

II

L'avis que m'avait donné Mathilde de ne pas me heurter au nez de cet homme était suffisamment fondé, et peu s'en fallut que ce nez ne me crevât un œil. Je n'en veux pourtant pas dire de mal, au contraire : il était de la plus noble forme, et il autorisait même mon ami à se donner un titre de marquis tout au moins ; car on reconnaissait facilement, à cette partie du visage, que l'homme était de bonne noblesse, et qu'il descendait d'une famille vieille comme le monde, dans laquelle le bon Dieu s'est jadis apparenté sans crainte de mésalliance. Il est vrai que cette famille est un peu déchue depuis ce temps, tellement, qu'après le règne de Charlemagne, il lui a fallu gagner son pain en trafiquant de vieilles culottes et de billets de la loterie de Hambourg, sans pour cela rien perdre de son orgueil nobiliaire ni abandonner l'espoir de recouvrer un jour les biens de ses ancêtres, ou du moins une indemnité d'émigrés, quand son vieux souverain légitime aura accompli sa promesse de restauration, promesse avec laquelle il promène ces gens depuis dix-huit cents ans par le nez. Peut-être que leurs nez ne sont devenus si longs que par suite de cette longue pro-

menade. Ou bien ces grands nez sont-ils une sorte d'uniforme nazal auquel le dieu roi d'Israël reconnaît ses anciens gardes-du-corps, même quand ils ont déserté. Le marquis Gumpelino était un de ces déserteurs; mais il portait toujours son uniforme, qui était fort brillant, et semé de petites croix et de petites étoiles de rubis, plus un aigle rouge en miniature, et d'autres décorations encore.

— Voyez-vous, dit milady, voilà mon nez favori, et je ne connais pas au monde de plus belle fleur.

— Cette fleur, dit Gumpelino, je ne puis la placer sur votre beau sein sans y ajouter ma figure fleurie, et ce supplément vous gênerait peut-être un peu par la chaleur qui court; mais je vous apporte une autre fleur non moins belle, qui est rare ici...

A ces mots, le marquis ouvrit un cornet de papier de soie qu'il avait apporté, et en tira, avec de lentes précautions, une magnifique tulipe.

A peine milady eut-elle aperçu la fleur, qu'elle se mit à crier à tue-tête: — Meurtre! meurtre! Vous voulez donc m'assassiner? Délivrez-moi de cet horrible aspect! Elle se démena comme si l'on eût voulu la tuer, se mit les mains devant les yeux, courut comme une folle autour de la chambre, maudit le nez et la tulipe de Gumpelino, sonna, frappa du pied, frappa de sa cravache le chien, qui se mit à hurler, et quand John entra, elle s'écria comme Kean, dans Richard III:

Un cheval! un cheval!
Mon royaume pour un cheval!

Et elle se précipita hors de la chambre comme un ouragan.

— Curieuse femme ! dit Gumpelino, immobile d'étonnement, et tenant toujours sa tulipe dans sa main, ce qui le faisait ressembler à ces idoles qu'on voit, tenant un lotos, sur les vieux monuments de l'Égypte. Quant à moi je connaissais l'aversion de la dame pour les tulipes, idiosyncrasie ignorée du marquis, s'imaginant pouvoir mieux réussir en lui envoyant plus tard la fleur par son domestique ; elle coûte trop, disait-il, pour ne pas forcer milady de l'accepter. Quoique la scène m'eût amusé par delà toute mesure, j'ouvris la fenêtre et m'écriai : — Milady ! que dois-je penser de vous ? Est-ce là de la raison, de la convenance ? surtout, est-ce là de l'amitié ?

Alors, elle m'envoya au milieu d'un éclat de rire cette folle réponse :

Quand je serai à cheval, je te jurerai
que je t'aime infiniment !

III

— Une curieuse femme! répétait Gumpelino quand nous nous mîmes en route pour aller faire visite à ses deux amies, signora Letizia et signora Francesca, avec lesquelles il voulait me faire faire connaissance. Comme la maison de ces dames était située sur une hauteur un peu éloignée, j'appréciai avec d'autant plus de gratitude la bonté de mon gros ami, qui trouvait la promenade dans les montagnes un peu pénible, et s'arrêtait à chaque colline pour reprendre haleine, en poussant un soupir avec un : *Doux Jésus!*

Les habitations des bains de Lucques sont situées dans un village enfermé par de hautes montagnes, ou assises sur l'une de ces mêmes montagnes, non loin de la source principale. Un groupe pittoresque de maisons a vue sur cette ravissante vallée. Mais il en est quelques-unes solitaires, éparpillées sur les pentes, auxquelles il faut grimper péniblement au travers de vignes, de myrtes, de chèvrefeuilles, de lauriers, d'oliviers, de géraniums et autres fleurs et nobles plantes, véritable paradis sauvage. Je n'ai jamais vu de vallée plus ravis-

sante, surtout quand de la terrasse du bain supérieur où s'élèvent les sombres cyprès, on plonge sur le village. On y voit le pont, qui passe sur une petite rivière qu'on appelle la Lima, laquelle, partageant en deux parties le village, se précipite à chaque extrémité en petites cascades sur des masses de rochers, et y fait grand bruit, comme si elle voulait dire les plus jolies choses, et que sa voix fût incessamment couverte par le bavardage multiple des échos.

Le charme principal de cette vallée consiste sans doute en ce qu'elle n'est ni trop grande ni trop petite, que l'âme du spectateur ne s'y sent point violemment dilatée, mais qu'elle trouve, au contraire, à se remplir complètement de ce délicieux aspect. Les cimes des montagnes elles-mêmes, comme dans toute la chaîne des Apennins, loin d'être défigurées en découpures grotesques, ainsi que les caricatures de montagnes que nous trouvons dans les pays germaniques aussi souvent que les caricatures d'hommes, s'y déroulent, au contraire, en formes arrondies et verdoyantes, qui semblent exprimer une civilisation artistique, et s'harmonisent mélodieusement avec le bleu pâle du ciel.

— Doux Jésus! dit en gémissant Gumpelino, alors que, échauffés déjà quelque peu par notre montée laborieuse et par le soleil du matin, nous eûmes atteint la susdite colline de cyprès, et qu'en abaissant les yeux sur le village, nous vîmes notre amie anglaise, droite et fière sur son cheval, passer, comme une apparition de

féerie, au galop sur le pont, et disparaître aussi rapidement. — Oh ! mon doux Jésus, quelle curieuse femme ! répéta plusieurs fois le marquis. Dans toute ma vie ordinaire, je n'en ai pas encore rencontré une pareille. Ce n'est que dans les comédies qu'on en trouve de semblables, et je crois par exemple que la Holzbecher jouerait ce rôle à merveille. Elle a quelque chose d'une ondine. Qu'en dites-vous ?

— Je pense que vous avez raison, Gumpelino. Quand je fis avec elle la traversée de Londres à Rotterdam, le capitaine de notre bâtiment disait qu'elle ressemblait à une rose saupoudrée de poivre. Pour le remercier de cette piquante comparaison, elle lui versa une pleine poivrière sur la tête quand elle le trouva endormi dans la cabine, et l'on ne pouvait plus approcher le pauvre homme sans éternuer.

— Une curieuse femme ! répéta Gumpelino : aussi délicate que de la soie blanche et aussi forte, elle est à cheval aussi solide que moi. Pourvu qu'à la fin elle n'y ruine pas sa santé. N'avez-vous pas vu le long et maigre Anglais qui s'élançait sur sa maigre bête à sa suite, comme la pulmonie au galop ? Ce peuple se livre avec trop de passion à cet exercice, et dépenserait tout l'argent du monde en chevaux. Le blanc cheval de lady Maxfield coûte trois cents bons louis d'or vivants ;... ah ! et les louis d'or sont si chers, et ils montent encore tous les jours.

— Oui, les louis d'or monteront si haut que de

pauvres gens de lettres comme moi ne pourront plus les atteindre.

— Vous n'avez pas d'idée, docteur, de tout l'argent qu'il me faut dépenser; encore, je me contente d'un seul domestique. Seulement, quand je suis à Rome, je paie en outre un chapelain pour ma chapelle particulière. Tenez, voilà mon laquais Hyacinthe qui vient.

La chétive figure qui paraissait alors au détour d'une montée aurait plutôt mérité le nom de Pivoine. C'était un large et flottant habit de drap écarlate, chargé de galons d'or qui brillaient aux rayons du soleil, et du milieu de cette rouge magnificence sortait une petite tête en sueur qui me fit un signe de vieille connaissance. En effet, quand j'observai de plus près ce mince visage blanchâtre et soucieux, et ces yeux clignotants et affairés, je reconnus quelqu'un que j'aurais plutôt attendu sur le mont Sinaï que sur les Apennins, et qui n'était autre que Hirsch, sous-bourgeois de Hambourg, homme qui ne s'est pas toujours borné à colporter fort honnêtement des billets de loterie, mais qui se connaît aussi en cors aux pieds et en bijoux, de sorte que non-seulement il sait distinguer les premiers des seconds, mais qu'il s'entend aussi à couper fort adroitement les cors, et à estimer les bijoux à leur juste valeur.

— J'espère, me dit-il quand il fut près de moi, que vous me reconnaissez encore, quoique je ne m'appelle plus Hirsch. Je m'appelle maintenant Hyacinthe, et suis valet de chambre de monsieur Gumpel.

— Hyacinthe! s'écria celui-ci en colère et tout étonné de l'indiscrétion de son domestique.

— Mais soyez donc tranquille, monsieur Gumpel, ou monsieur Gumpelino, ou monsieur le marchese, ou Votre Excellence, nous n'avons pas besoin de nous gêner devant le docteur. Il me connaît; il a pris chez moi plus d'un billet de loterie, et je jurerais presque qu'il me doit encore pour le dernier tirage sept marcs et neuf schellings... Je suis vraiment bien content, monsieur le docteur, de vous revoir ici. Est-ce que vous avez aussi dans ce pays quelques affaires d'amusement? Et que faire ici, dans cette chaleur, sinon des affaires d'amusement? Avec cela il faut sans cesse monter et descendre. Le soir, je suis aussi fatigué que si j'avais couru vingt fois de la porte d'Altona à la porte Steintor, sans avoir gagné un pauvre kreutzer.

— Oh, Jésus! s'écria le marchese, tais-toi, tais-toi donc! je vais prendre un autre domestique.

— A quoi bon me taire? répliqua Hirsch Hyacinthe; j'ai du plaisir, après tout, quand je puis parler encore une fois de bon allemand avec une figure que j'ai vue autrefois à Hambourg; et quand je pense à Hambourg...

Ici le souvenir de sa petite patrie marâtre fit briller d'une clarté humide les petits yeux du petit homme, et il dit en soupirant: — Ce que c'est que l'homme! on s'en va se promener avec plaisir devant la porte d'Altona, et l'on y voit les curiosités, les lions, les oiseaux, les perroquets, les singes, les hommes merveilleux; on

se fait tourner en carrousel ou électriser, et l'on se dit : Que j'aurais donc de plaisir dans un pays bien éloigné de Hambourg, de deux mille lieues, dans un pays où poussent les oranges et les citrons, en Italie ! Ce que c'est que l'homme ! est-il devant la porte d'Altona, il voudrait être en Italie, et quand il est en Italie, il voudrait être revenu devant la porte d'Altona ! Ah ! si j'y étais encore, et que j'y revisse la tour de Saint-Michel, et, tout en haut, l'horloge avec les grands chiffres d'or sur le cadran, les grands chiffres d'or que j'ai considérés si souvent l'après midi quand ils brillaient si gaiement au soleil... J'aurais voulu souvent les baiser, les chiffres d'or ! Hélas ! je suis maintenant en Italie, où poussent les oranges et les citrons ; mais quand je vois pousser les citrons et les oranges, je pense au Steinweg à Hambourg, où ils sont commodément empilés par charretées, et où l'on en peut avoir à son aise sans qu'il soit besoin d'escalader tant de casse-cous de montagnes, et de supporter tant de chaleur brûlante. Aussi vrai que Dieu me soit en aide, monsieur le marchese, si ce n'était à cause de l'honneur et de la civilisation, je ne vous aurais pas suivi ici. Mais il faut en convenir : on a de l'honneur avec vous, et l'on se forme.

— Hyacinthe, dit alors Gumpelino, un peu adouci par cette flatterie, va maintenant chez...

— Je sais déjà.

— Tu ne sais pas, te dis-je, Hyacinthe...

— Je vous dis, monsieur Gumpel, que je le sais. Votre

Excellence veut m'envoyer maintenant chez lady Maxfield. On n'a pas besoin de me dire les choses : je sais vos pensées avant que vous les ayez, et celles que vous n'aurez peut-être jamais de votre vie. Un domestique comme moi, vous n'en aurez pas si facilement... Et puis je le fais à cause de l'honneur et de la civilisation, et réellement l'on a de l'honneur chez vous, et l'on se forme... A ces mots, il s'essuya le nez avec un mouchoir de poche très-blanc.

— Hyacinthe, dit le marchese, tu vas maintenant aller chez lady Julie Maxfield, chez ma Julietta; tu lui porteras cette tulipe;... aies-en bien soin, car elle coûte cinq paoli;... et tu lui diras...

— Je sais déjà...

— Tu ne sais rien; dis-lui : La tulipe est parmi les fleurs...

— Je sais déjà; vous voulez lui dire quelque chose en langage de fleurs. J'ai fait moi-même une devise pareille pour bien des billets de loterie dans ma recette...

— Je te dis, Hyacinthe, que je ne veux pas de tes devises. Porte cette fleur à lady Maxfield, et dis-lui :

La tulipe est parmi les fleurs
Ce qu'est parmi les fromages le strachino;
Mais plus que fromage et que fleurs
T'idolâtre Gumpelino!

— Aussi vrai que Dieu puisse me donner toutes les richesses, c'est très-bien! s'écria Hyacinthe. Eh! ne me

faites pas de signes, monsieur le marquis; ce que vous savez, je le sais, et ce que je sais, vous le savez. — Et vous, monsieur le docteur, portez-vous bien. Je n'ai pas l'intention de vous rappeler la petite bagatelle.

A ces mots il redescendit la colline en marmottant sans relâche : Gumpelino, Strachino... Strachino, Gumpelino.

— C'est un homme dévoué, dit le marquis; sans cela je l'aurais renvoyé depuis longtemps, à cause de son manque d'étiquette. Devant vous cela est sans conséquence. Vous me comprenez. Comment trouvez-vous sa livrée? Il y a pour 40 thalers de galons de plus qu'à la livrée des domestiques de Rothschild. Au fond, j'ai grand plaisir à voir comme ce pauvre homme se perfectionne avec moi. De temps à autre, je lui donne moi-même des leçons de civilisation. Je lui dis souvent : Qu'est-ce que l'argent? l'argent est rond et roule bien vite, mais la civilisation reste. Oui, monsieur le docteur, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, je venais à perdre mon argent, du moins resterais-je toujours un grand connaisseur en fait d'arts, un connaisseur en peinture, en musique et en poésie. Vous pouvez me bander les yeux et me conduire dans la galerie de Florence, et à chaque tableau devant lequel vous me placerez, je vous nommerai le peintre qui l'a peint, ou du moins l'école à laquelle appartenait ce peintre. Et la musique! bouchez-moi les oreilles, et je vous promets pourtant de distinguer toutes les fausses notes. La poésie? Je connais

toutes les actrices d'Allemagne, et sais tous les poètes par cœur. Et la nature ! J'ai fait deux cents lieues, voyageant jour et nuit, pour aller en Écosse voir une seule montagne. Mais l'Italie est au-dessus de tout. Comment trouvez-vous cette partie de la nature ? Quelle création ! Voyez donc les arbres, les montagnes, le ciel, et l'eau là-bas !... Tout cela n'a-t-il pas l'air d'une peinture ? Avez-vous vu rien de mieux au théâtre ? On devient presque poète. Les vers vous viennent à l'esprit :

Se taisant, dans le voile du crépuscule du soir,
La plaine repose, le chant des bocages expire :
Seulement ici, entre des murs vieillissants,
Un grillon crie encore d'une manière mélancolique.

Le marquis déclama ces sublimes paroles avec un débordement d'émotion, en portant des regards élégiaques sur la riante vallée qui brillait de l'éclat du soleil matinal.

IV

Un jour que j'étais allé, par une belle journée de printemps, me promener sous les tilleuls à Berlin, je vis marcher devant moi deux femmes qui se turent longtemps, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles dit avec un soupir de langueur : *Oh ! la verdure des arbres !* Sur quoi, l'autre, toute jeune fille, dit avec un étonnement naïf : *Maman, que vous fait donc la verdure des arbres ?*

Je ne pus m'empêcher de remarquer que ces deux personnes n'étaient point vêtues de soie, mais qu'elles n'appartenaient pourtant pas à la populace, d'autant plus qu'il n'y a pas de populace à Berlin, sinon dans les classes les plus élevées. Quant à cette question naïve, elle ne me sort pas de la mémoire. Partout où je prends sur le fait un faux sentiment de la nature, et quelque hypocrisie verdoyante de cette espèce, la question de la Berlinoise me revient à l'esprit avec un rire bouffon. J'entendis en moi ce rire pendant la déclamation du marquis, et lui, devinant l'ironie sur mes lèvres, s'écria avec humeur : Ne me troublez pas... Vous n'avez pas le sentiment de la pure nature... Vous êtes un homme déchiré, une âme déchirée, et pour ainsi dire un Byron.

Cher lecteur, appartiendrais-tu à ces pieux oiseaux qui font chorus en psalmodiant cette litanie du déchirement byronien, qu'on m'a sifflée et gazouillée de toutes les manières aux oreilles depuis plus de dix ans, et qui avait, comme tu viens de le voir, trouvé son écho, même dans la cervelle du marquis? Hélas! cher lecteur! si tu veux déplorer ce déchirement, déplore plutôt que le monde lui-même soit déchiré en deux. Et comme le cœur du poète est le point central du monde, il lui a bien fallu de nos jours se sentir douloureusement déchirer. Celui qui se vante d'avoir conservé un cœur entier et compacte, avoue seulement qu'il a un cœur prosaïque tenu à l'écart dans son coin. Pour le mien, la grande déchirure du monde l'a partagé, et c'est à cela que j'ai reconnu que les grands dieux m'ont favorisé de préférence à beaucoup d'autres, et qu'ils m'ont jugé digne du martyre de poète.

Jadis, le monde fut d'une seule pièce, dans l'antiquité et dans le moyen âge. En dépit des querelles extérieures, il y avait toujours une unité du monde, et il y avait des poètes entiers. Honorons ces poètes et jouissons de leur génie; mais toute imitation de leur unité est un mensonge, un mensonge qui saute aux yeux clairvoyants, et qui n'échappe pas au ridicule. Dernièrement, j'ai pu me procurer avec beaucoup de peine à Berlin les vers d'un de ces poètes entiers qui ont tant déploré mon déchirement byronien; et au milieu des verdures mensongères, des tendres sentiments de la nature, dont parfois

le parfum me montait à la tête comme celui du foin nouveau, mon pauvre cœur, déjà bien déchiré, faillit éclater tout à fait, mais de rire, et je m'écriai involontairement : — Mon cher monsieur le conseiller de l'intendance Wilhelm Naumann, que vous fait donc la verdure des arbres?

— Vous êtes un homme déchiré, pour ainsi dire, un Byron !... répéta le marquis, puis il plongea encore son regard d'élu inspiré dans la vallée, fit claquer plusieurs fois sa langue contre son palais en signe d'admiration pieuse... — Dieu ! Dieu ! tout cela a l'air d'une peinture !

Pauvre Byron ! de si pures jouissances te furent refusées ! Ton cœur était-il donc corrompu à ce point que tu n'as pu que voir la nature et seulement la peindre ? Ou bien Bishy Shelley a-t-il raison quand il dit que tu as surpris la nature dans sa chaste nudité, et que pour ce crime, tu fus, comme Actéon, déchiré par les chiens ?

Assez. Nous arrivons à un sujet plus aimable, à la demeure de signora Letizia et de Francesca, petite villa qui paraît presque encore en robe blanche de négligé. On voit à l'entrée deux grandes fenêtres rondes, devant lesquelles des vignes élevées laissent retomber leurs pampres, de sorte qu'on dirait d'une chevelure verte épandue avec toute la richesse de ses boucles sur les yeux de la maison. Dès le seuil de la porte, nous sommes accueillis par des résonnances de toute espèce, fredons roulants, sons de guitare et rires joyeux.

V

Signora Letizia, jeune rose de cinquante ans, était assise, et fredonnait et babillait avec ses deux galants, dont l'un était assis sur un petit escabeau devant elle, tandis que l'autre, étendu dans un grand fauteuil, pinçait de la guitare. Dans la chambre voisine, voltigeaient aussi de temps à autre les lambeaux d'une douce canzonetta, ou d'un rire plus délicieux encore. Le marquis, avec une certaine ironie banale qui lui prenait quelquefois, me présenta à la signora et à ces deux messieurs, en faisant remarquer que j'étais le même Jean-Henri Heine, docteur en droit, qui était maintenant célèbre dans la littérature juridique d'Allemagne. Par malheur, l'un de ces messieurs, professeur de Bologne, était justement un jurisconsulte, quoiqu'à ses allures flasques et à son ventre mollement arrondi on l'aurait pris plutôt pour un chanoine. Un peu embarrassé, je fis observer que je n'écrivais pas sous mon véritable nom, mais sous celui de Jarke; et je le dis par modestie, parce que je me rappelai par hasard un nom des insectes les plus insignifiants de notre littérature juridique. Le Bolognais re-

gretta, à la vérité, de n'avoir pas encore entendu ce nom illustre, ce qui t'arrive sans doute aussi, cher lecteur; mais il ne doutait pas qu'il ne répandit bientôt son éclat sur toute la terre. Puis, il se renversa de nouveau sur son siège, râcla quelques accords sur sa guitare, et chanta l'air d'Assur :

O Brama tout puissant!
Daigne prêter l'oreille
A la tremblante voix
De la faible innocence,
De la faible... de la faible...

Une mélodie semblable éclata dans la chambre voisine, comme l'écho lutin de la voix d'un rossignol. Cependant signora Letizia fredonnait avec le soprano le plus aigu :

Pour toi seul s'empourpre ma joue,
Pour toi seul bouillonne mon sang;
Oh! pour toi seul mon cœur se gonfle
De la douce langueur d'amour.

Et elle ajouta ensuite en prose, avec la voix la plus grasse : — Bartolo, donne-moi le crachoir.

Bartolo se leva de son tabouret sur ses jambes desséchées, et présenta respectueusement un pot de porcelaine bleue un peu sale.

Ce second galant était, à ce que me dit Gumpelino en allemand, un poète fort célèbre, dont les chants, composés il y a plus de vingt ans, résonnent encore dans

toute l'Italie, et enivrent jeunes et vieux de la verve ardente qui les anime. Pourtant il n'est aujourd'hui qu'un pauvre diable vieilli, avec les yeux éteints dans un visage fané, de maigres cheveux blancs sur une tête branlante, et la froide stérilité dans son cœur soucieux. Un tel poète, vieux et pauvre, avec son chauve amaigrissement, ressemble aux ceps de vigne que nous voyons dans l'hiver sur les froides montagnes, secs, effeuillés, tremblants à tous les vents, et chargés de neige, pendant que la douce liqueur sortie de leurs veines va réchauffer, dans les pays les plus éloignés, le cœur de maint buveur, qui s'enivre en chantant leurs louanges. Qui sait si un jour, alors que l'imprimerie, pressoir des pensées, m'aura épuisé jusqu'à la dernière goutte, et qu'on ne pourra plus trouver que dans les magasins des libraires Hoffmann et Campe mon vieil esprit soigneusement soutiré, je ne serai pas assis à mon tour, maigre et attristé comme le pauvre Bartolo, sur une escabelle, auprès du lit d'une vieille amoureuse, à laquelle je présenterai le crachoir.

Signora Letizia s'excusa auprès de moi de ce qu'elle était au lit, et même sur le ventre, parce qu'un abcès au bas des reins, qu'elle s'était attiré en mangeant immodérément des figues, l'empêchait alors d'être couchée sur le dos, comme il convient à une femme honnête. Elle avait en effet la pose d'un sphinx; sa tête, frisée en hauteur, s'appuyait sur ses deux bras, entre

lesquels flottait un sein énorme et cramoisi comme une véritable mer-Rouge.

— Vous êtes Allemand ? me dit-elle.

— Je suis trop homme de probité pour le nier, signora, répondis-je.

— Hélas ! les Allemands sont suffisamment probes, dit-elle avec un soupir ; mais à quoi sert que les gens aient de la probité, s'ils nous volent ! Ils ruinent l'Italie. Mes meilleurs amis sont en prison à Milan ; rien qu'esclavage...

— Non, non ! s'écria le marquis ; ne vous plaignez pas des Allemands : nous sommes des conquérants conquis, des vainqueurs vaincus aussitôt que nous arrivons en Italie ; et vous voir, signora, vous voir et tomber à vos pieds, ne sont qu'un... Puis, après avoir étalé son mouchoir de soie jaune, et s'être agenouillé dessus, il ajouta : — Je me mets ici à vos genoux, et vous rends hommage au nom de toute l'Allemagne.

— Cristoforo di Gumpelino, dit avec un soupir languissant la signora, levez-vous et embrassez-moi.

Mais pour que ce tendre berger ne dérangât pas la coiffure et le fard de sa belle, celle-ci ne le baisa pas sur ses lèvres brûlantes, mais sur son front gracieux, de sorte que le visage plongea plus bas, et que le nez, gouvernail de ce visage, rama dans la mer Rouge.

— Signor Bartolo, m'écriai-je, permettez-moi de me servir aussi du crachoir.

Signor Bartolo sourit tristement, mais sans dire un

seul mot, quoiqu'il passât à Bologne pour le meilleur de professeur de langues après Mezzoffante. Nous n'aimons pas à parler, quand parler est notre profession. Il servait la signora comme un chevalier muet, et ne savait plus que lui réciter de temps en temps les vers qu'il lui avait jetés sur le théâtre, il y avait vingt-cinq ans, quand elle débuta à Bologne, dans le rôle d'Ariane. Lui-même était sans doute alors brûlant et fleuri, peut-être semblable à Bacchus en personne, et sa Letizia Ariane comme une bacchante échevelée, s'était jetée dans ses bras... *Evoë Bacche!* Il écrivit dans ce temps bien des poésies amoureuses, qui se sont conservées, comme je l'ai dit, dans la littérature italienne, longtemps après que le poëte et sa bien-aimée sont devenus *maculature*.

Sa fidélité s'est déjà maintenue pendant vingt-cinq ans, et je pense que son dernier jour pourra bien le trouver assis sur l'escabeau, récitant des vers, ou présentant le crachoir *ad libitum*. Le professeur de jurisprudence se traîne aussi depuis la même époque dans les fers de la signora; il lui fait la cour avec le même empressement qu'au commencement de ce siècle; il lui faut encore aujourd'hui ajourner impitoyablement ses leçons de pandectes quand elle lui demande de l'accompagner quelque part, et toujours il reste grevé des servitudes d'un véritable *patito*.

La fidèle constance de ces deux adorateurs d'une beauté ruinée depuis longtemps, est peut-être de l'habitude, peut-être de la piété pour d'anciens sentiments,

peut-être le sentiment lui-même qui s'est maintenu tout à fait indépendant de son ancien objet, et ne le considère plus qu'avec les yeux du souvenir. C'est ainsi que nous voyons souvent, dans les villes catholiques, de vieilles gens s'agenouiller au coin des rues devant une madone tellement pâlie et dégradée, qu'il n'en reste que quelques contours, ou même qu'on n'y voit rien que la niche où elle était peinte, et tout au plus la lampe suspendue au-dessus. Mais les vieilles gens qui s'y agenouillent si dévotement avec le rosaire dans leurs mains tremblantes, s'y sont agenouillés depuis leur enfance; l'habitude les amène à la même heure, à la même place. Ils n'ont pas remarqué la disparition de leur image chérie, et puis à la fin, l'âge affaiblit ou perd la vue, de sorte qu'il peut être tout à fait indifférent que l'objet de notre dévotion soit visible ou non. Ceux qui croient sans voir sont, dans tous les cas, plus heureux que les clairvoyants, qui remarquent tout de suite la moindre gerçure au visage de leur madone. Oh! rien n'est plus affreux que de pareilles découvertes! Jadis, il est vrai, je croyais que l'infidélité était la chose la plus horrible chez les femmes, et pour leur dire alors la plus horrible injure, je les appelais des serpents. Mais, hélas! je sais maintenant que le plus horrible, c'est qu'elles ne sont pas tout à fait des serpents, car les serpents rejettent chaque année la vieille peau, et se rajeunissent avec une neuve.

Je ne pus remarquer si l'un des deux antiques Céla-

dons était jaloux de ce que le marquis, ou pour mieux dire, son nez, nageait, comme je l'ai dit, dans les délices de la mer Rouge. Bartolo resta calme sur son petit banc, ses jambes desséchées croisées l'une sur l'autre, et il jouait avec le petit chien de la signora, un de ces jolis petits animaux qui sont indigènes à Bologne, et que l'on connaît aussi chez nous sous le nom de Bolonais. Le professeur ne se trouva pas dérangé le moins du monde dans son chant, que parodiaient quelquefois les fous rires dans la chambre voisine. Souvent il interrompait de lui-même ses flonflons pour m'ennuyer de questions juridiques. Quand nous n'étions pas du même avis, il faisait pleuvoir un déluge d'accords avec un cliquetis de citations. Pour moi, j'appuyais mon opinion de l'autorité de mon maître, le grand Hugo, qui jouit d'une grande réputation à Bologne, sous le nom d'Ugone ou d'Ugolino.

— C'est un grand homme ! disait le professeur ; puis il raclait et chantait :

Le son de sa douce voix
Vibre encore à ton oreille,
Et la douleur qu'elle a fait naître
Est le vrai bonheur d'amour.

On respecte aussi beaucoup à Bologne, Thiebaut, que les Italiens nomment Tibaldo ; cependant on y connaît moins les écrits de ces savants que leurs vues principales et leurs dissidences. Je trouvai aussi que Gans et Savigny n'y étaient connus que de nom. Le professeur croyait que ce dernier était une femme savante.

— Vraiment, dit-il, quand je l'eus tiré de cette erreur très-excusable, ce n'est pas une femme ! On m'a donc donné des renseignements faux. On était allé jusqu'à me dire que le signor Gans avait un jour dans un bal invité cette dame à danser, qu'il en avait essuyé un refus, et qu'il en était résulté une inimitié de casuistes acharnés.

— On vous a dans le fait mal instruit. Le signor Gans ne danse pas du tout, et cela par une raison philanthropique, pour ne pas produire un tremblement de terre. Cette invitation à la danse est probablement une allégorie mal comprise. On aura représenté l'école historique et l'école philosophique sous l'emblème de danseurs, et, par extension de cette idée, imaginé peut-être un quadrille d'Ugone, Tibaldo, Gans et Savigny. Et peut-être en continuant l'allégorie ou le mythe, dit-on, que le signor Ugone, en dépit de son nom Diable-Boiteux de la jurisprudence, fait d'aussi jolis pas que la Lemierre, et que le signor Gans a, dans ces derniers temps, essayé quelques sauts périlleux qui en ont fait le Vestris de l'école philosophique.

— Le signor Gans, dit par forme de rectification le professeur, ne danserait alors que d'une manière allégorique et pour ainsi dire métaphorique. — Puis, tout à coup, s'interrompant, il ressaisit les cordes de sa guitare, et au milieu du pêle-mêle d'accords le plus extravagant, il se mit à chanter comme un fou :

Il est vrai que son nom chéri
De tous les cœurs est la joie.
Que la mer magisse en courroux,
Que le ciel partout s'obscurcisse,
De Tarare on entend le nom
Couvrir la voix de la tempête,
Comme si le ciel et la terre
Se prosternaient devant ce nom.

Quant au sieur Gœschen, le professeur ne savait pas qu'il existât. Il y avait de cela des raisons fort naturelles, attendu que la réputation du grand Gœschen n'est pas arrivée jusqu'à Bologne, mais seulement à Poggio, bourgade qui en est éloigné de quatre lieues, et où elle séjournera encore quelque temps pour son plaisir. Gœttingue même n'est pas encore assez connue ou appréciée à Bologne. On aurait pu imaginer le contraire et il y a là un manque de courtoisie : car Gœttingue s'intitule d'ordinaire la Bologne germanique. Je ne veux pas examiner si cette dénomination est juste. Dans tous les cas, les deux universités se distinguent par cette petite différence, qu'à Bologne on trouve les plus petits chiens et les plus grands savants, et à Gœttingue, au contraire, les plus petits savants et les plus grands chiens.

VI

Quand le marquis de Cristoforo di Gumpelino retira son nez de la mer Rouge comme le défunt roi Pharaon, son visage étincelait d'une sueur de satisfaction. Profondément ému, il promit à la signora de la conduire à Bologne dans sa voiture aussitôt qu'elle pourrait s'asseoir. Il fut convenu en outre que le professeur se rendrait d'avance dans cette ville; mais que Bartolo irait avec la voiture du marquis, sur le siège de laquelle il serait très-bien, et pourrait tenir le petit chien, et qu'enfin on serait rendu au bout de quinze jours à Florence, où signora Francesca, qui devait partir avec lady Mathilde pour Pise, aurait eu le temps de revenir. Pendant que le marchese supputait sur ses doigts les frais du voyage, il bourdonnait en apparence le *Di tanti palpiti*. Signora, de son côté, jetait les roulades les plus éclatantes, et le professeur parcourait comme un ouragan, à pleine main, les cordes de sa guitare, en chantant des paroles si brûlantes que la sueur lui coulait du front et les larmes des yeux, lesquelles se réunissaient en un seul cours d'eau dans les ravins de son visage. Au milieu des chants et des sons, la porte de la chambre voisine

fut tout d'un coup ouverte ou plutôt enfoncée, et au milieu de nous bondit un être...

O vous, muses de l'ancien monde et du monde nouveau, vous-mêmes muses n'en encore découvertes ! vous qui ne devez être adorées que par les générations futures, et que j'ai pressenties depuis longtemps dans les bois et sur la mer, donnez-moi, je vous en conjure, des couleurs pour peindre l'être qui est, après la vertu, la plus belle chose de cet univers. La vertu, cela va sans dire, est la première de toutes les belles choses ; le Créateur la para de tant de charmes, qu'il sembla qu'il ne pouvait rien produire de plus admirable, mais il rassembla encore ses moyens, et, dans un moment propice, il créa signora Francesca, la belle danseuse, le plus grand chef-d'œuvre qu'il ait produit depuis l'enfantement de la vertu, chef-d'œuvre dans lequel il ne s'est pas répété le moins du monde, comme les maîtres terrestres dont les derniers ouvrages apparaissent avec des beautés empruntées aux premiers... — Non ; signora Francesca est une création tout originale ; elle n'a pas la moindre ressemblance avec la vertu, et il est des connaisseurs qui la trouvent tout aussi belle, et ne reconnaissent à celle-ci que l'avantage de l'ancienneté. Mais est-ce donc un grand défaut pour une danseuse d'être trop jeune de quelques six mille ans ?

Je la vois encore, arrivant, par la porte brusquement ouverte, d'un bond au milieu de la chambre, faisant aussitôt une pirouette interminable, puis se jetant de

toute sa longueur sur le sofa, se mettant les mains sur les yeux, et s'écriant hors d'haleine : — Ah ! que je suis fatiguée de dormir ! Alors s'approche le marquis, lequel lui débite une longue harangue dans un ton ironiquement empesé et respectueux, qui contraste d'une façon singulière avec sa fade sensiblerie ordinaire, et plus encore avec cette transition brusque à un langage positif, concis et laconique que je lui connaissais, quand un souvenir soudain le rappelait à ses affaires mercantiles. Cependant le ton avec lequel parlait à présent le marquis n'avait rien de faux ; il s'était peut-être formé naturellement en lui précisément parce que cet homme manquait de la hardiesse suffisante pour annoncer du premier coup une supériorité à laquelle il se croyait droit par l'argent et par l'esprit, et qu'il cherchait lâchement à masquer sous l'expression de l'humilité la plus exagérée. Son large sourire avait, en pareille occasion, quelque chose de désagréablement comique, et l'on restait incertain si l'on devait le souffleter ou l'applaudir. Ce fut donc ainsi qu'il présenta son compliment matinal à Francesca, qui, encore à demi endormie, l'écouta à peine ; et lorsqu'il demanda la permission de lui baiser les pieds, ou tout au moins le pied gauche, et qu'il déploya, à cet effet, avec grand soin son mouchoir de soie jaune, sur lequel il s'agenouilla, elle lui tendit indifféremment son pied gauche, qui était chaussé d'un charmant soulier rouge, tandis qu'elle portait un soulier bleu au droit, piquante coquetterie qui

faisait encore mieux ressortir la cambrure mignonne de ces jolis pieds. Quand le marquis eut respectueusement baisé ce petit pied, il se leva en soupirant un : Doux Jésus ! et demanda la permission de me présenter comme son ami, ce qui lui fut également accordé en baillant. Il daigna alors ne pas tarir en éloges sur mes excellentes qualités, et jura, foi de gentilhomme, que j'avais chanté en perfection l'amour malheureux.

Je demandai aussi à la dame la permission de lui baiser le pied gauche, et dans le moment où cet honneur me fut accordé, elle s'éveilla comme d'une longue rêverie, se pencha en souriant vers moi, me considéra avec de grands yeux étonnés, s'élança gaiement au milieu de la chambre, et fit encore une interminable pirouette. Je sentais merveilleusement mon cœur tourner avec elle, au point d'en avoir le vertige. En ce moment, le professeur pinça gaiement les cordes de sa guitare, et chanta :

La plus célèbre cantatrice
De moi fit bientôt, par caprice,
Un simulacre de mari :
Ahi ! povero Calpigi !
Mes fureurs, ni mes jalousies,
N'arrêtant point ses fantaisies,
J'étais chez moi comme un zéro :
Ahi ! Calpigi povero !

Je résolus, pour m'en défaire,
De la vendre à certain corsaire,
Exprès passé de Tripoli

Ah! bravo, caro Calpigi!
Le jour venu, le traître d'homme,
Au lieu de me compter la somme,
M'enchaîne au pied de leur châlit:
Ahi! povero Calpigi!

Francesca m'observa encore une fois d'un air scrutateur et pénétrant de la tête aux pieds, puis elle remercia d'un air satisfait le marquis, comme si j'eusse été un cadeau qu'il lui eût apporté par galanterie. Elle trouva peu à redire: seulement mes cheveux étaient trop châtain clair: elle les aurait voulu plus foncés, comme ceux de l'abbate Cecco. Elle trouva aussi mes yeux petits et plus verts que bleus. Je devais en revanche, cher lecteur, faire parade à l'égard de la signora Francesca d'une semblable habileté de maquignon; mais je n'ai rien à reprendre à cette véritable figure de Grâce. Son visage avait les proportions toutes célestes qu'on trouve dans les statues grecques; le front et le nez descendaient en une seule ligne droite; le nez, admirablement taillé, se terminait en angle droit; l'espace était merveilleusement court du nez à la bouche, dont les lèvres se rapprochaient à peine à chaque coin; un sourire rêveur les réunissait et semblait compléter cette charmante lacune. Au-dessous de la bouche s'arrondissait un délicieux menton; et le cou!... Ah! lecteur coliet-monté, j'irais trop loin. Et puis, dans cette description inaugurale, je n'aurais pas le droit de parler de ces deux fleurs silencieuses qui s'épanouirent comme de

blanches poésies, quand la signora détacha les deux boutons d'argent qui fermaient, sur sa poitrine, sa robe de soie noire... Cher lecteur, remontons à la description du visage, dont j'aurai à dire, par forme de *post-scriptum*, qu'il était clair et pâle jaune comme l'ambre, qu'il recevait de la chevelure noire qui couvrait les tempes en ovales lisses et brillants, une forme ronde enfantine, et que deux yeux noirs, pleins de clartés soudaines, l'éclairaient comme d'une lumière magique.

Tu vois, cher lecteur, que je voudrais bien te donner une profonde description locale de mon bonheur, et, à l'exemple des autres voyageurs, qui joignent à leurs ouvrages des cartes spéciales des lieux historiques ou d'une importance quelconque, j'aurais bien eu envie de faire graver dans mon livre le portrait de Francesca. Mais, hélas! à quoi sert la copie morte des contours, quand il s'agit de formes dont le divin attrait consiste dans leur mobilité vivante? C'est là ce que le meilleur peintre ne peut nous faire voir; car la peinture n'est qu'un plat mensonge, après tout. Le sculpteur peut davantage. Avec l'éclairage mobile d'un flambeau, il nous est possible de nous figurer en quelque sorte un mouvement dans ces formes de marbre, et la lumière, qui ne les éclaire que d'un jour extérieur, semble pourtant les animer au dedans. Oui, il est une statue qui peut te donner en marbre, cher lecteur, l'idée de la beauté de Francesca, et cette statue est la Vénus du grand Canova, que tu trouveras dans une des dernières

salles du palais Pitti à Florence. Je pense souvent aujourd'hui à cette statue, et maintes fois je rêve qu'elle est dans mes bras, qu'elle s'anime peu à peu, et murmure à mon oreille avec la voix de Francesca. C'était le son de cette voix qui donnait à chacune de ses paroles le sens le plus aimable, le plus infini : si je voulais te rapporter ces paroles, ce ne serait qu'un herbier de fleurs desséchées dont le parfum faisait le plus grand prix. Souvent aussi elle bondissait en l'air, et dansait pendant qu'elle parlait, et peut-être aussi que la dansée était sa langue véritable. Mais alors mon cœur dansait avec elle, et exécutait les pas les plus difficiles, et déployait un talent chorégraphique tel que je ne l'en eusse jamais soupçonné. C'est ainsi que Francesca raconta l'histoire de l'abbate Cecco, jeune garçon qu'elle avait aimé quand elle tressait encore des chapeaux de paille dans le val d'Arno, et elle m'assura que j'avais le bonheur de lui ressembler. Elle fit en même temps la pantomime la plus tendre, pressa l'un après l'autre, sur son cœur, le bout de chacun de ses doigts, sembla en puiser, avec sa main recourbée, les sentiments les plus passionnés, se jeta ensuite à pleine poitrine sur le sofa, cacha son visage dans les coussins, et, dressant derrière elle les pointes de ses pieds, les fit agir comme des marionnettes. Le pied bleu représentait l'abbate Cecco, et le rouge la pauvre Francesca; et, parodiant sa propre histoire, elle fit faire aux deux pieds amoureux de tendres adieux, et c'était chose touchante et extrava-

gante à voir que ces deux pieds qui se baisaient, et se disaient les choses les plus tendres. Et alors la folle jeune fille versa, tout en ricanant, un torrent de larmes, qui lui venait souvent du cœur plus profondément que ne l'exigeait sa situation plaisante. Elle fit aussi, dans ce comique débordement d'affliction, tenir à l'abbate Cecco un long discours, dans lequel il exaltait en métaphores pédantesques la beauté de la pauvre Francesca; et la manière dont elle aussi, la pauvre Francesca, répondait et imitait sa propre voix, avec la sentimentalité d'une époque antérieure, avait quelque chose de douloureux et de pantin, tout à la fois, qui me remuait l'âme d'une façon toute particulière: — Adieu, Cecco! — Adieu, Francesca! était le refrain éternel. Les deux pieds amoureux ne se voulaient pas quitter; et je fus très-satisfait, ma foi, qu'un destin inexorable les séparât enfin; car un doux pressentiment semblait me dire que c'eût été un malheur pour moi si les deux amants n'eussent jamais été désunis.

Le professeur applaudit avec un grotesque charivari de guitare, signora Letizia fit des roulades, le petit chien aboya, et le marquis et moi nous battîmes des mains comme des enragés. Francesca se leva, et s'inclina par reconnaissance.

— C'est vraiment une belle comédie, me dit-elle; mais il y a déjà longtemps qu'elle a été jouée pour la première fois, et moi-même je suis devenue bien vieille... Devinez un peu mon âge? — Dix-huit ans, ajouta-t-elle

aussitôt sans attendre de réponse, et elle tourna dix-huit fois sur le même pied. — Et quel âge avez-vous, docteur?

— Moi, signora, je suis né la première nuit de l'an 1800.

— Je vous ai déjà dit, observa le marquis, que c'est un des premiers hommes de notre siècle.

— Et quel âge me donnez-vous? s'écria tout d'un coup signora Letizia, et, ce disant, sans penser à son costume d'Eve, que la couverture du lit avait caché jusqu'alors, elle se leva si passionnément, qu'on découvrit non-seulement la mer Rouge, mais encore toute l'Arabie, la Syrie et la Mésopotamie.

Je fis en arrière un bond d'effroi à cette vue, et balbutiai quelques lieux communs sur la difficulté de décider une pareille question, n'ayant encore vu la Signora qu'à moitié. Mais, comme elle insistait avec plus d'impatience, je lui avouai la vérité, c'est-à-dire que je ne savais pas encore calculer la différence de l'année italienne à l'année allemande.

— Cette différence est-elle donc si grande? demanda signora Letizia.

— Cela se comprend, répondis-je : comme la chaleur dilate tous les corps, il en résulte que, dans la brûlante Italie, les années sont plus longues que dans l'Allemagne, qui est froide.

Le marquis me tira mieux d'embarras, en assurant galamment que la beauté de la dame venait seulement d'arriver à sa maturité la plus éclatante. Signora,

ajouta-t-il, de même que l'orange devient d'autant plus jaune avec le temps, ainsi votre beauté acquiert, avec chaque année, plus de maturité.

La dame parut satisfaite de cette comparaison, et avoua en même temps qu'elle se sentait réellement plus mûre qu'autrefois, surtout qu'à l'époque où, étant encore si mince, elle avait paru sur le théâtre de Bologne; elle ne concevait pas aujourd'hui comment elle avait pu faire *furor* avec une pareille figure. Elle raconta alors son début dans le rôle d'Ariane, événement sur lequel elle revenait souvent, comme je le découvris plus tard, et le signor Bartolo devait toujours, en semblable occasion, déclamer les vers qu'il lui avait jetés ce jour-là sur le théâtre. C'était un bon morceau, plein d'affliction touchante sur la déloyauté de Thésée, et d'enthousiasme aveugle pour Bacchus et pour l'enivrante beauté d'Ariane. *Bella cosa!* s'écriait à chaque strophe signora Letizia, et je louai, moi aussi, les images, la versification et la conception de cette fable.

— Oui, elle est très-belle, dit le professeur, et repose sans doute sur une vérité historique: quelques auteurs nous racontent en effet expressément, qu'Onéus, prêtre de Bacchus, se maria avec l'inconsolable Ariane quand il la trouva abandonnée dans l'île de Naxos, et, comme il arrive souvent, la tradition a fait du prêtre du dieu le dieu lui-même.

Je ne pus me ranger à cet avis, vu que je penche toujours en mythologie du côté de l'interprétation philoso-

phique, et je répliquai que dans toute cette fable d'Ariane abandonnée par Thésée, et se jetant dans les bras de Bacchus, je ne voyais pas autre chose qu'une allégorie, qui signifiait que dans cette situation déplorable, elle s'était abandonnée à la boisson, hypothèse que partagent avec moi plusieurs de mes compatriotes savants. — Et vous, monsieur le marquis, vous savez sans doute que le défunt banquier Bethmann avait, dans cette hypothèse, fait éclairer sa statue d'Ariane de telle sorte qu'elle semblait avoir le nez rouge.

— Oh ! oui, Bethmann de Francfort était un grand homme ! répliqua le marquis ; mais, au même instant, quelque chose d'important parut lui trotter dans la cervelle : — Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit-il avec un grand soupir, j'ai oublié d'écrire à Rothschild de Francfort ! Et avec un visage fort affairé, d'où tout badinage parodiste semblait complètement éclipsé, il salua en abrégé, sans longue cérémonie, et promit de revenir vers le soir.

Quand il fut parti, comme je me disposais, suivant l'usage du monde, à gloser sur l'homme par l'obligeance duquel je venais de faire la plus agréable connaissance, je trouvai, à mon grand étonnement, que personne ne pouvait assez le louer, et que tous vantaient, dans les termes les plus exagérés, son enthousiasme pour le beau, ses procédés nobles et délicats et son désintéressement. Signora Francesca joignit aussi sa voix à ce concert d'éloges, mais elle avoua que son

était quelque peu inquiétant, et lui rappelait toujours la tour de Pise.

En prenant congé, je lui demandai moi aussi la faveur de baiser son pied gauche; par suite de quoi elle ôta, demi-souriante, demi-sérieuse, son soulier rouge, puis son bas, et, au moment où je m'agenouillai, elle me tendit son petit pied blanc, éclatant comme le lis, que je pressai peut-être avec plus de foi et de ferveur contre mes lèvres, que je n'eusse fait de celui du pape. Il va sans dire que je remplis aussi l'office de femme de chambre, et que j'aidai à remettre bas et soulier.

— Je suis contente de vous, dit signora Francesca, quand j'eus terminé cette affaire, où je ne m'étais guère pressé, encore que j'eusse employé mes dix doigts; je suis contente de vous, je vous ferai souvent encore remettre mes bas. Aujourd'hui vous avez baisé le pied gauche, demain vous aurez le droit. Après-demain vous pourrez déjà baiser la main gauche, et le jour d'après la droite. Conduisez-vous bien, et je vous offrirai plus tard la bouche, et ainsi de suite. Vous voyez que j'ai bonne envie de vous faire avancer, et comme vous êtes jeune, vous pouvez encore faire votre chemin dans le monde.

Et j'ai fait mon chemin dans ce monde. Soyez-m'en témoins, nuits de Toscane, toi beau ciel bleu avec tes grandes étoiles d'argent! vous, bois de lauriers sauvages, touffes mystérieuses de myrtes: et vous, nymphes des Apennins! Quand vous nous enlaciez de vos danses nuptiales, nous vous rappelions ces temps des dieux,

où n'existait pas encore le mensonge gothique, qui ne permet que des jouissances cachées et furtives, et qui cloue devant tout sentiment libre son hypocrite feuille de vigne.

Il ne fut d'ailleurs nullement besoin d'une telle feuille, car le tronc entier d'une vigne sauvage étalait ses larges pampres sur nos têtes bienheureuses.

VII

Ce que sont les coups de bâton, on le sait; mais ce qu'est l'amour, personne encore ne l'a découvert. Quelques philosophes modernes ont soutenu que c'était une sorte d'électricité. Cela est possible; car, dans le moment où l'on s'amourache, on sent comme un rayon électrique de l'œil de l'objet aimé qui frappe droit dans le cœur. Ah! ces éclairs sont les plus pernicioeux, et j'élèverais plus haut que Franklin celui qui inventerait un préservateur contre une telle foudre! Que n'existe-t-il de petits paratonnerres, qu'on pourrait porter sur le cœur, et dont le conducteur détournerait ailleurs le feu redoutable. Mais je crains qu'il ne soit moins facile d'enlever au petit Amour ses flèches que la foudre à Jupiter et le sceptre aux tyrans. D'autant plus que tous les amours ne procèdent pas par éclairs. Ils nous guettent souvent comme un serpent parmi les roses, prêts à profiter du moindre jour pour s'introduire dans notre cœur. D'autres fois, il suffit d'un mot, d'un regard, du récit d'une action insignifiante, un je ne sais quoi qui tombe, aussi menu qu'une petite graine, dans notre cœur. Un

hiver entier se passe dans un calme immobile, jusqu'à ce que le printemps arrive, et que la petite graine s'élève en fleur flamboyante, dont le parfum étourdit la tête. Ce même soleil, qui couve dans la vallée du Nil les œufs des crocodiles égyptiens, peut également, à Potsdam, sur la Havel, faire arriver dans un jeune cœur la graine d'amour à sa maturité la plus complète. — Alors il y a des larmes en Égypte et à Potsdam. Mais pendant longtemps encore les larmes, ni celles des crocodiles, ni celles des dames prussiennes, éclairciront la moindre chose. — Qu'est-ce que l'amour? Quelqu'un a-t-il analysé son essence? A-t-on résolu cette énigme? Peut-être, cette solution produira-t-elle de plus grandes douleurs que l'énigme elle-même, et le cœur se pétrifiera d'effroi à la vue de cette Méduse. Des serpents se tordent autour du terrible mot de cette énigme. Oh! je ne le veux jamais savoir, ce mot! La cuisante souffrance de mon cœur me sera toujours plus chère qu'une froide pétrification. Oh! ne me le dites pas, vous, êtres morts, qui, préservés de douleur comme la pierre, mais privés de sentiment comme elle, errez au travers des jardins de roses de ce monde, vous, dont les lèvres pâles rient dédaigneusement de nous autres insensés, qui exaltons le parfum de la rose, en nous récriant sur les épines.

Si je ne puis, cher lecteur, dire au juste ce qu'est l'amour, je pourrais cependant te raconter en détail comment on gesticule, et ce qu'on éprouve quand on s'est pris d'amour sur les Apennins. D'abord on gesti-

cule comme un fou, on danse sur les collines et sur les rochers, et l'on s'imagine que le monde entier danse avec soi. On se sent comme si le monde était créé d'aujourd'hui, et qu'on fût le premier homme. — Ah! que tout cela est beau! m'écriai-je ravi, quand j'eus quitté la demeure de Francesca; qu'il est beau! qu'il est admirable, ce nouveau monde! Il me semblait qu'il me fallût donner comme le premier homme un nom à toutes les plantes, à tous les animaux, et je nommais tout d'après sa nature intime, et selon mon propre sentiment, qui se confondait si complaisamment avec les choses extérieures. Mon sein était une source de révélation, et je comprenais toutes les formes et toutes les figures, le parfum des plantes, le chant des oiseaux, le sifflement du vent, et le murmure des cascades. J'entendis plus d'une fois aussi la voix divine qui me disait: Adam, où es-tu? — Me voici, Francesca, répondais-je alors, je t'adore, car je sais bien certainement que tu as créé le soleil, la lune et les étoiles, et la terre avec toutes ses créatures! Alors une sorte de ricanement sortait des buissons de myrtes, et je soupirais secrètement, et je me disais: O douce folie! ne m'abandonne pas!

Mais ce fut plus tard, quand vint le moment du crépuscule, que commença la vraie félicité de cette extravagance amoureuse. Les arbres des montagnes ne dansaient plus seuls, mais les montagnes elles-mêmes dansaient avec leurs têtes pesantes, que le soleil couchant illuminait d'une teinte si rouge qu'on les eût dit

enivrées des raisins de leurs propres vignes. Dans la vallée, le torrent roulait plus rapide, et grondait avec inquiétude, comme s'il eût craint que les montagnes, chancelantes dans leur ivresse, ne vinssent à tomber et à l'écraser. Et puis les éclairs du soir étaient si passionnés !... comme des baisers étincelants. — Oui ! m'écriai-je, le ciel riant embrasse sa terre bien-aimée !... O Francesca ! ciel de beauté ! je suis la terre, abaisse-toi sur moi ! Je suis si complètement terrestre, et j'aspire après toi, ô mon ciel ! Ainsi criais-je, et j'étendais les bras avec toute l'extase du désir, et je donnai de la tête contre plus d'un arbre, que j'embrassai sans me plaindre, et mon cœur bondissait d'ivresse amoureuse... Quand tout d'un coup j'aperçus un personnage écarlate, qui m'arracha violemment à tous mes rêves et me rejeta dans la plus tiède réalité.

VIII

C'était Hyacinthe, le domestique du marchese, lequel était assis sur un tertre de gazon, sous un large laurier, et près de lui, Apollon, le chien de son maître. Le chien était presque debout, car il avait mis ses pattes de devant sur les genoux écarlates du petit homme, et regardait curieusement ce que faisait celui-ci, qui, tenant en ses mains des tablettes, y écrivait de temps en temps quelque chose, souriait d'un air sentimental, secouait la tête, soupirait profondément, puis, tout ravi, se mouchait le nez.

— Que diable, Hirsch Hyacinthe! lui criai-je, est-ce que tu fais des vers? Allons, les signes sont favorables: Apollon est auprès de toi, et le laurier s'incline déjà sur ta tête!

Mais je faisais injure à ce pauvre garçon. Il me répondit avec douceur: — Des vers? Oh! mon Dieu, non! j'aime les vers, mais je n'en fais point. Et puis qu'écrirais-je? N'ayant rien à faire pour le moment, j'écrivais, pour mon plaisir, la liste de ceux de mes amis qui ont pris jadis des numéros de loterie dans ma collecte. Il y en a

même quelques-uns qui sont encore mes débiteurs.. Mais ne croyez pas, monsieur le docteur, que je voulais parler de vous... nous avons le temps, vous êtes solide. Ah! si vous aviez la dernière fois joué seulement le 1363 au lieu du 1364, vous seriez aujourd'hui un homme de cent mille mares banco, et vous n'auriez pas besoin de courir ici par monts et vallées: vous pourriez rester à Hambourg, tranquille et content, et assis sur votre sofa, vous faire raconter paisiblement comment est faite l'Italie. Aussi vrai que Dieu me soit en aide! je ne serais pas venu jusqu'ici sans l'amitié que j'ai pour M. Gumpel. Ah! que de chaleur, de dangers, de fatigues il me faut supporter! S'il y a une extravagance à faire, ou une chimère à pourchasser, il faut que M. Gumpel en soit, et moi, il me faut trotter derrière lui. Il y a déjà bien longtemps que je serais parti, s'il pouvait se passer de moi. Car qui raconterait ensuite chez nous combien d'honneur on lui a fait, et que de civilisation il a acquis dans l'étranger? Et, s'il faut dire la vérité, je commence moi-même à tenir beaucoup à la civilisation. A Hambourg, je n'en ai, Dieu merci, pas besoin, mais on ne sait pas où l'on peut se trouver un jour. C'est un tout autre monde à présent, et l'on a raison: un peu de civilisation pare tout de suite son homme. Et puis quel honneur on en retire! Lady Maxfield, par exemple, comme elle m'a reçu et fait honneur ce matin, tout à fait comme son égal! Elle m'a donné un francesconi pour boire, quoique la fleur n'eût coûté que cinq paoli. D'un autre côté, c'est un vrai plaisir quand

on tient dans ses mains le petit pied blanchet d'une belle dame.

Je ne fus pas peu surpris de cette dernière remarque, et me dis à part moi : — Est-ce une raillerie ? Mais comment le drôle a-t-il déjà pu avoir connaissance du bonheur qui m'est échu aujourd'hui même, pendant qu'il était occupé de l'autre côté de la montagne ? S'est-il donc passé là-bas une scène semblable, et faut-il y voir une ironie du grand poète comique d'en haut, qui a peut-être fait jouer au même moment, pour l'amusement de son public céleste, un millier de scènes pareilles, qui se parodient réciproquement ? Cependant ces deux suppositions étaient sans fondement ; car, après l'avoir longtemps pressé de questions, et lui avoir promis à la fin de n'en rien dire au marquis, le pauvre homme m'avoua que lady Maxfield était au lit quand il lui avait apporté la tulipe, et qu'au moment où il avait voulu lui débiter sa belle harangue, un des pieds de la dame s'étant découvert, il y avait remarqué des cors. Il lui avait aussitôt demandé la permission de les couper, et sur-le-champ cette permission fut gracieusement accordée. On m'a récompensé, ajouta le bonhomme, pour ma cure en même temps que pour la remise de la tulipe, par un francesconi.

— Mais je ne le fais toujours que pour l'honneur, fit remarquer expressément Hyacinthe, et c'est aussi ce que j'ai dit au baron Rothschild, quand j'eus l'honneur de lui couper les cors. Cela se passa dans son cabinet ; il

était assis sur son fauteuil vert comme sur un trône, et parlait comme un roi. Autour de lui se tenaient debout tous ses courtiers, et il donnait ses ordres, et il envoyait des estafettes à tous les rois; et, pendant que je lui coupais les cors, je me disais dans mon cœur : — Tu tiens dans tes mains le pied de l'homme qui a lui-même dans ses mains le monde entier; tu es maintenant aussi un homme important; si tu lui roignes en bas un peu trop près du vif, il deviendra de mauvaise humeur, et roignera encore plus cruellement en haut les plus grands rois...; ç'a été le plus beau moment de ma vie.

— Je me figure facilement toute la beauté de ce sentiment, monsieur Hyacinthe. Mais quel est celui de la dynastie des Rothschild que vous avez ainsi amputé? Était-ce le Breton au cœur fier, l'homme de Lombard-Street, qui a établi un mont-de-piété pour les empereurs et pour les rois?

— Cela s'entend, monsieur le docteur; je veux dire le grand Rothschild, le grand Nathan Rothschild, Natan le Sage, chez lequel l'empereur du Brésil a mis en gage sa couronne de diamants. Mais j'ai eu aussi l'honneur de connaître le baron Rothschild de Francfort, et, quoique je n'aie pas eu le plaisir d'être intime avec son pied, il a pourtant su faire cas de moi. Quand le marquis lui dit que j'avais été collecteur de la loterie, le baron dit avec beaucoup d'esprit : — Et je suis aussi quelque chose comme cela; je suis, ma foi, le collecteur en chef des billets de la loterie Rothschild, et, sur

mon honneur, mon collègue ne doit point manger avec les domestiques : il s'assoira à table auprès de moi... Et aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, monsieur le docteur, j'ai été assis à côté du baron Rothschild de Francfort, et il m'a traité comme son égal, tout famillonnairement. J'ai été aussi chez lui au fameux bal d'enfants qui a été mis dans les gazettes. Il ne me sera plus donné dans ma vie de revoir autant de luxe et de dépense. J'avais pourtant été à Hambourg à un bal qui coûtait 1,500 marcs et 8 schelings; mais, bah! ce n'était qu'une crotte de poulet auprès d'un tas de fumier. Que d'or, d'argent et de diamants j'y ai vus! Que d'étoiles et d'ordres! L'ordre du Faucon, la Toison-d'Or, l'ordre du Lion, l'ordre de l'Aigle..., jusqu'à un tout petit enfant, je vous l'assure, un tout petit enfant qui portait un ordre de l'Éléphant. Les enfants étaient supérieurement bien masqués, et jouèrent aux emprunts : ils étaient déguisés comme des rois, avec des couronnes sur la tête, mais il y en avait un grand garçon qui était habillé juste comme le vieux Nathan Rothschild. Il joua très-bien son rôle, avait ses deux mains dans ses goussets, faisait sonner son or, secouait la tête en faisant la moue quand un des petits rois lui voulait emprunter quelque chose. Mais il n'y avait que le petit avec un habit blanc et des culottes rouges, auquel il caressait amicalement les joues, et il lui disait : — Tu es mon plaisir, mon favori; tu me fais honneur, mais ton cousin Miguel n'aura rien de moi; je ne prêterai rien à ce fou,

qui dépense chaque jour plus d'hommes qu'il n'aurait à en consommer par année; il sera cause qu'il arrivera encore quelque malheur dans le monde, et mes affaires en souffriront. Aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, le jeune garçon joua très-bien son personnage, surtout quand il soutint sous les bras le grand enfant emmaillotté dans du satin blanc avec des lis d'argent vrai, et il lui disait de temps en temps: — Allons, allons, conduis-toi bien; prends garde de ne te pas faire chasser encore une fois, afin que je ne perde pas mon argent. Je vous assure, monsieur le docteur, que c'était un plaisir d'entendre le jeune garçon; et les autres enfants aussi, tous de charmants enfants, jouèrent bien leur rôle, jusqu'au moment où on leur apporta un gâteau, et où ils se battirent pour le morceau le meilleur; ils s'arrachèrent leurs couronnes, crièrent et pleurèrent, et il y en eut même dont les culottes..

IX

Il n'y a rien de plus ennuyeux sur cette terre que la lecture d'un voyage en Italie, si ce n'est peut-être l'ennui de l'écrire; et l'auteur ne se peut guère rendre supportable qu'en y parlant le moins possible de l'Italie elle-même. Quoique je fasse grand usage de cet artifice du métier, je ne puis, cher lecteur, te promettre beaucoup d'amusement dans les chapitres qui vont suivre. Si tu trouves fort ennuyeuses toutes les sottises que tu y rencontreras, console-toi en pensant à moi, qui ai dû les écrire. Je te conseille de sauter de temps à autre quelques feuillets, tu arriveras ainsi plus promptement à la fin... Hélas! plutôt à Dieu que je pusse faire de même! Ne va pas croire que je plaisante! Si tu veux que je te dise sérieusement mon avis sur ce livre, je te conseille de le fermer dès à présent, et de ne plus en lire davantage. Je t'en ferai prochainement un meilleur, et si, dans un livre suivant, nous nous retrouvons avec Mathilde et Francesca dans la ville de Lucques, les images gracieuses te plairont bien plus que le présent chapitre.

Dieu soit loué! en ce moment résonne sous mes fe-

nêtres un morceau de musique avec de joyeuses mélodies. Ma tête assombrie avait besoin d'une aussi salutaire distraction, surtout en ce moment, qu'il me faut écrire ma visite chez son Excellence le marquis Cristoforo di Gumpelino. Je vais te raconter cette touchante histoire fort exactement, mot à mot, et dans sa plus sale pureté.

Il était déjà tard quand j'arrivai à la maison du marquis. En entrant dans la chambre, je trouvai Hyacinthe seul qui nettoyait les éperons d'or de son maître. Celui-ci, ainsi que je le pouvais voir par la porte à demi ouverte de sa chambre à coucher, était agenouillé devant une madone et un grand crucifix.

Il faut que tu saches, cher lecteur, que le marquis, cet homme de qualité, est maintenant un bon catholique, qu'il accomplit strictement toutes les cérémonies de l'Église hors de laquelle il n'est point de salut, et qu'il se donne même, quand il est à Rome, un chapelain, par la même raison qu'en Angleterre il entretenait les meilleurs chevaux de course, et, à Paris, la plus belle fille de l'Opéra.

— M. Gumpel fait maintenant sa prière, me dit tout bas Hyacinthe, avec un sourire important; et, me montrant le cabinet de son maître, il ajouta encore plus bas: — Il reste ainsi tous les soirs à genoux pendant deux heures devant la Prima donna avec l'enfant Jésus. C'est un superbe morceau d'art, et il lui coûte 600 francsconi.

— Et vous, monsieur Hyacinthe, pourquoi ne vous

agenouillez-vous pas derrière lui ? Ou bien est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas ami de la religion catholique ?

— J'en suis ami, et je n'en suis pas ami, répondit-il en branlant la tête d'un air réfléchi. C'est une bonne religion pour un baron du beau monde, qui peut se promener tout le jour à ne rien faire, et pour un amateur des arts ; mais ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois, pour un homme qui a son pain à gagner ; et ce n'est pas du tout une religion pour un collecteur de loterie. Il faut que, moi, j'inscrive bien exactement tous les numéros qui sortent, et si, par hasard, je viens à penser à din, don, din, don, à une cloche catholique, ou bien si j'ai devant les yeux comme un brouillard d'encens catholique, que je me trompe, ou que j'écrive un numéro faux, il peut en résulter le plus grand malheur. J'ai souvent dit à M. Gumpel : — Votre Excellence est un homme riche, et peut être catholique autant qu'il le veut, se faire encenser l'esprit tout à fait à la catholique, et devenir, s'il le veut, aussi din-don et don-din qu'une cloche catholique, il n'en aura pas moins son pain sur la planche. Mais, moi, je suis un homme d'affaires, et il faut que je fasse usage de mes sept sens pour gagner ma vie... M. Gumpel pense, à la vérité, que cela est nécessaire pour la civilisation, et que si je ne deviens pas catholique, je ne comprendrai pas les tableaux qui font partie de la civilisation, ni le Jean de Fiesol, le Corretchio, le Carratchio ni le Caravatchio... — Mais moi j'ai

toujours pensé que le Corretchio, le Carratchio et le Caravatchio ne peuvent rien faire pour moi, si personne ne vient m'acheter des billets, et que je tomberai alors dans le gatchio. Et puis, il faut aussi que je vous avoue, monsieur le docteur, que la religion catholique ne me fait pas le moindre plaisir; et, en homme raisonnable, je suis sûr que vous me donnez raison. Je ne vois pas où est l'amusement : c'est une religion comme si le bon Dieu venait de mourir, ce qu'à Dieu ne plaise ! On y sent la fumée de l'encens comme à un enterrement, et l'on y bourdonne une si triste musique mortuaire, qu'on gagne la mélancolie. — Je vous le dis, ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois.

— Mais, comment trouvez-vous la religion protestante ?

— Oh ! celle-ci est trop raisonnable pour moi, monsieur le docteur ; et s'il n'y avait l'orgue dans l'église protestante, ce ne serait pas une religion du tout. Entre nous soit dit, cette religion ne fait pas de mal ; elle est claire comme un verre d'eau ; mais elle ne fait pas de bien non plus. Je l'ai essayée, et cette épreuve me coûte 4 marcs 14 schelings.

— Comment donc cela, mon cher monsieur Hyacinthe ?

— Voyez-vous, monsieur le docteur, je me suis dit : C'est sans doute une religion bien éclairée, et elle n'a pas de rêveries, d'extravagances ni de miracles ; il faut pourtant qu'elle ait un peu de rêverie, un petit brin d'extra-

vagance, et qu'elle puisse faire un tout petit miracle, si elle veut passer pour une honnête religion. Mais qui pourrait y faire le miracle ? pensai-je en regardant une fois à Hambourg une église protestante, qui était de cette espèce toute nue où il n'y a rien que des bancs bruns et de murs blancs, et où l'on ne voit rien sur le mur qu'une petite planche noire, sur laquelle sont écrits en blanc une demi-douzaine de numéros ¹. — Tu fais peut-être tort à cette religion, pensai-je de nouveau ; peut-être que ces numéros feraient un miracle tout aussi bien qu'une image de la mère de Dieu ou un os de son mari, saint Joseph. Pour expérimenter la chose, je m'en fus tout de suite à Altona, et mis ces mêmes numéros à la loterie d'Altona. Je jouai 8 schelings sur les ambes, 6 sur les ternes, 4 sur les quaternes et 2 sur les quines ; mais, je vous l'affirme sur mon honneur, aucun des numéros protestants n'est sorti. Alors, je sus à quoi m'en tenir ; alors, me dis-je, en voilà assez avec une religion qui ne peut rien, dans laquelle il ne sort pas seulement un ambe... Serai-je assez fou pour mettre tout mon salut sur une religion à laquelle j'ai donné 4 marcs 14 schelings en pure perte ?

— La vieille religion judaïque vous paraît sans doute plus convenable, mon cher ?

— Tenez, monsieur le docteur, ne me parlez pas de la religion judaïque : je ne la souhaiterais pas à mon

4. On inscrit ainsi les numéros des psaumes qui doivent se chanter.

plus cruel ennemi. On n'en retire qu'outrage et avanie. Je vous le dis, ce n'est pas une religion, c'est un malheur. J'évite tout ce qui pourrait m'en faire souvenir, et comme Hirsch est un mot juif qui se dit en allemand Hyacinthe, j'ai envoyé paître le vieux Hirsch, et je signe maintenant Hyacinthe, collecteur, opérateur et priseur. Avec cela j'ai encore l'avantage qu'il y a déjà un H sur mon cachet, et que je n'ai pas besoin de m'en faire graver un autre. Je vous assure qu'il importe beaucoup dans ce monde de s'appeler de telle ou telle façon, le nom fait beaucoup. Quand je signe Hyacinthe, collecteur, opérateur et priseur, cela résonne bien autrement que si j'écrivais Hirsch tout court, et l'on ne peut plus alors me traiter comme un gueux ordinaire.

— Mon cher monsieur Hyacinthe ! qui pourrait vous traiter ainsi ? Vous paraissez déjà avoir tant fait pour votre civilisation, qu'on reconnaît en vous l'homme civilisé avant que vous n'ouvriez la bouche pour parler.

— Vous avez raison, monsieur le docteur, j'ai fait des progrès dans la civilisation comme une géante. Je ne sais vraiment pas, quand je retournerai à Hambourg, qui je pourrai fréquenter ; et pour ce qui est de la religion, je ne suis pas encore décidé que faire. Je puis pour le moment me servir du nouveau temple israélite, je veux dire le culte mosaïque pur avec des chants allemands orthographiques, des prêches d'émotion et quelques petites extravagances dont une religion ne peut se passer. Aussi vrai que puisse Dieu me donner tous les biens, je

ne demande pas présentement une religion meilleure pour moi, que ce temple d'israélites réformés, et elle mérite d'être soutenue. J'y ferai tout mon possible, et quand je serai retourné à Hambourg, j'irai tous les samedis, toutes les fois que ce ne sera pas jour de tirage, dans le nouveau temple de religion. Malheureusement il y a dès hommes qui font une mauvaise réputation à ce nouveau culte israélite, et qui prétendent qu'il produit une perturbation que, sauf respect, on appelle un schisme. Mais je puis vous assurer que c'est une bonne religion, bien propre, bien inodore, peut-être trop bonne pour le petit peuple, à qui la vieille religion judaïque peut faire encore bien du profit. Les petites gens ont besoin de niaiseries dans lesquelles ils se sentent heureux, et ils se sentent heureux dans leur niaiserie. C'est ainsi qu'un vieux juif avec une longue barbe, et un habit déchiré, peut-être un peu de rogne, et qui ne peut pas dire un mot avec l'orthographe, se sent peut-être plus heureux intérieurement que moi avec toute ma civilisation. Il y a à Hambourg un homme qui demeure dans un taudis, rue Backerbréilengang, et qui se nomme Moïse Loque. Il roule toute la semaine au vent et à la pluie avec sa balle sur le dos pour gagner quelques marcs : mais quand il rentre à la maison le vendredi soir, il trouve le chandelier à sept branches allumé, la table couverte d'une nappe blanche ; il jette de côté sa balle et ses soucis, et se met à table avec sa femme biscornue et sa fille plus biscornue encore, mange avec

elles des poissons cuits dans une sauce blanche à l'ail, fort délicieuse, chante les psaumes les plus magnifiques du roi David, se réjouit de tout son cœur de la sortie des enfants d'Israël de l'Égypte, et puis de ce que tous les scélérats qui leur ont fait du mal sont à la fin morts; de ce que le roi Pharaon, Nebukadnezar, Haman, Antiochus, Titus et tous ces gens-là sont morts, tandis que Loque vit encore et mange du poisson avec sa femme et son enfant. — Et je vous le dis, monsieur le docteur, les poissons à la vieille sauce juive sont délicieux, et cet homme est heureux; il n'a que faire de se tourmenter pour la civilisation; il est assis dans sa religion et dans sa robe de chambre verte, content comme Diogène dans son tonneau. Il regarde avec plaisir ses chandelles, qu'il n'a même pas la peine de moucher. Et je vous le dis, quand ses chandelles brûlent un peu terne, et que la femme de ménage, qui doit les surveiller, n'est pas là pour l'instant, si Rothschild le Grand entrait avec tout son cortège de courtiers, d'escompteurs, d'expéditeurs, d'agents de change et de chefs de comptoir, avec lesquels il fait la conquête du monde, et qu'il lui dit: « Moïse Loque, demande-moi une faveur, et ce que tu voudras sera fait... » Monsieur le docteur, je suis convaincu que Moïse Loque répondrait tout tranquillement: « Mouche-moi mes chandelles! » et Rothschild le Grand dirait avec admiration: « Si je n'étais Rothschild, je voudrais être Loque. »

Pendant que Hyacinthe développait ainsi ses idées

avec une prolixité épique, selon son habitude, le marquis se leva de dessus ses carreaux, et vint à nous en murmurant encore quelques patenôtres dans les profondeurs de son nez. Hyacinthe tira alors un crêpe vert sur l'image de la madone suspendue au-dessus du prie-Dieu, éteignit les deux cierges qui brûlaient devant, détacha le crucifix de cuivre, et le nettoya avec les mêmes chiffons qui lui avaient servi à nettoyer les éperons de son maître. Quant à celui-ci, il était comme fondu dans la chaleur et dans les sentiments tendres, Au lieu de redingote, il portait un large domino de sois bleue à franges d'argent, et son nez brillait mélancoliquement, comme un louis d'or amoureux. — Doux Jésus! dit-il en se laissant tomber avec un soupir sur les coussins du sofa, ne trouvez-vous pas, monsieur le docteur, que j'ai l'air bien exalté ce soir? Je suis fort ému; mon âme est dégagée et pressent un monde supérieur,

L'œil contemple les cieux ouverts,
Le cœur se plonge dans la béatitude!

— Monsieur Gumpel, il faut que vous vous purgiez, dit Hyacinthe, en interrompant la déclamation pathétique; le sang recommence à vous travailler dans les entrailles; je sais ce qu'il vous faut...

— Tu ne sais pas, soupira le maître.

— Je vous dis que je le sais, répondit le serviteur en hochant sa bonne petite figure; je vous connais par

cœur; je sais que vous êtes tout le contraire de moi. Quand vous avez faim, j'ai soif, et quand vous avez soif, j'ai faim. Vous êtes trop corpulent, et je suis trop maigre; vous avez beaucoup d'imagination, et j'ai d'autant plus d'esprit des affaires; je suis un practicus, et vous êtes un diarrheticus; bref, vous êtes tout mon antipodex.

— Ah, Julia! soupira Gumpelino, que ne puis-je être le gant de peau qui couvre ta main et qui baise ta joue!... — Monsieur le docteur, avez-vous jamais vu la Crelinger dans *Romeo et Juliette*?

— Sans doute, et j'en ai encore l'âme toute ravie.

— Oh, alors! s'écria le marquis tout inspiré, et le feu lui sortait des yeux et lui éclairait le nez, alors vous me comprenez! alors vous savez ce que je veux dire quand je vous dis: J'aime!... Je veux me découvrir tout entier à vous... — Hyacinthe, laisse-nous.

— Je n'ai pas besoin de m'en aller, dit celui-ci avec humeur. Vous n'avez que faire de vous gêner devant moi: je connais l'amour, et je sais déjà...

— Tu ne sais pas, répliqua Gumpelino.

— Pour preuve, monsieur le marquis, que je sais, je n'ai qu'à dire le nom de Julia Maxfield. Tranquillisez-vous, vous êtes aimé; mais cela ne peut vous servir à rien: le beau-frère de votre bien-aimée ne la perd pas des yeux, et la surveillance nuit et jour comme un diamant.

— Oh, malheureux que je suis! dit en gémissant Gumpelino. J'aime et je suis aimé, nous nous pressons

mystérieusement les mains, nous nous marchons sur les pieds sous la table, nous nous faisons signe des yeux, et n'avons aucune occasion! Que de fois, je me mets, au clair de la lune, sur le balcon, me figurant que je suis moi-même Juliette, et que mon Romeo, ou mon Gumpelino, m'a donné un rendez-vous, et je déclame, alors, tout à fait comme la Crelinger :

Viens, nuit! Gumpelino, viens! ô jour dans la nuit!
Car tu reposeras sur les ailes de la nuit;
Comme la froide neige sur le dos d'un corbeau,
Viens, douce, aimable nuit! viens, rends-moi
Mon Romeo, ou bien Gumpelino.

— Mais, hélas! lord Maxfield nous surveille sans cesse, et nous mourons de désir tous les deux! Ne verrai-je donc pas le jour où viendra une de ces nuits où l'on joue toutes les fleurs d'une fraîche jeunesse, sûr de gagner en perdant! Ah! une pareille nuit me ferait plus de plaisir que si j'avais gagné le gros lot à la loterie de Hambourg.

— Quelle extravagance! s'écria Hyacinthe, le gros lot de 100,000 marcs!

— Ah! oui, plus de plaisir que le gros lot! continua Gumpelino... Si elle me donnait une pareille nuit! Et elle m'en a déjà souvent promis une semblable, et je me suis déjà dit qu'elle déclamera alors le matin, tout à fait comme la Crelinger :

Veux-tu donc partir? Le jour est encore éloigné;
C'était le rossignol et non pas l'alouette,

Dont le chant a frappé ton oreille inquiète;
Il chante la nuit sur les branches de ce grenadier.
Cris-moi, cher ami, c'était le rossignol.

— Le gros lot pour une seule nuit ! répéta plus d'une fois pendant ce temps Hyacinthe, et il ne pouvait se faire à cette idée. — J'ai une grande opinion de votre civilisation, monsieur le marquis ; mais je n'aurais jamais cru que vous fussiez aussi avancé dans l'extravagance. L'amour faire plus de plaisir à quelqu'un que le gros lot ! En vérité, monsieur le marquis, depuis que je vous fréquente, en qualité de domestique, j'ai déjà pris beaucoup d'habitude de la civilisation ; mais je sais bien que je ne donnerais pas un huitième du gros lot pour l'amour : que Dieu m'en préserve ! Et même, en ne prenant pas les 500 marcs d'appoint, il me resterait toujours 12,000 marcs... L'amour !... quand j'additionne ce que l'amour m'a coûté en tout et pour tout dans ma vie, je n'y trouve pas plus de 12 marcs 13 schellings. L'amour ! J'ai eu aussi en amour beaucoup de bonheur gratis, qui ne m'a pas coûté un kreutzer ; seulement, de temps en temps, j'ai coupé, par complaisance, les cors à ma bonne amie. Je n'ai eu qu'une seule fois un attachement vrai, sentimental et passionné, et c'était pour la grosse Gudule de Dreckwall. Elle jouait dans ma collecte, et quand j'allais pour lui porter un billet, elle me glissait toujours un morceau de gâteau dans la main : de fort bon gâteau, ma foi. Elle m'a aussi donné souvent des confitures, et puis un petit

verre de liqueur. Et un jour que je me plaighais de douleurs causées par les humeurs, elle me donna la recette des poudres dont se sert son mari. Je fais encore usage de ces poudres aujourd'hui, et elles ne manquent jamais leur effet : notre amour n'a pas eu d'autres suites. J'ai toujours pensé, monsieur le marquis, que vous feriez bien d'essayer un jour de ces poudres. Aussi, la première chose que je fis en entrant en Italie, fut d'aller chez l'apothicaire, à Milan, et de me faire faire la poudre, et je la porte constamment sur moi. Attendez un instant, je vais la chercher, et si je la cherche, je la trouverai; et si je la trouve, il faudra que votre Excellence la prenne.

Il serait trop long de répéter le commentaire dont le chercheur affairé accompagna chacun des objets qu'il pêcha dans sa poche. Nous en vîmes sortir successivement :

1° Un morceau de bougie;

2° Un étui d'argent renfermant les instruments nécessaires à la coupe des cors;

3° Un citron;

4° Un pistolet qui, bien que non chargé, était pourtant enveloppé dans du papier, afin que la vue seule n'occasionnât pas de mauvais rêves;

5° Une liste imprimée du dernier tirage de la loterie de Hambourg;

6° Un petit livre, relié en cuir noir, renfermant les psaumes de David et les dettes actives;

7° Une petite branche de saule desséchée, tressée en forme de nœud;

8° Un petit paquet enveloppé de taffetas rose fané, et qui contenait la quittance d'un billet de loterie qui avait jadis gagné 50,000 marcs;

9° Un morceau de pain plat, semblable à un biscuit de mer, avec un trou dans le milieu, et, enfin,

10° La poudre susmentionnée, que le petit homme contempla avec un certain attendrissement, et un mouvement de tête admirateur et mélancolique.

— Quand je pense, dit-il en soupirant, que la grosse Gudule m'a donné cette recette il y a dix ans, et que je suis maintenant en Italie, et que je tiens dans mes mains cette même poudre, et que je lis encore les mots *sal mirabile Glauberi*, ce qui veut dire en allemand sel superfin de la première qualité, hélas! il me semble que je viens de la prendre et que j'en ressens déjà les effets. Ce que c'est que l'homme! je suis en Italie et je pense à la grosse Gudule du Dreckwal! Qui l'aurait jamais dit? Je puis me figurer qu'elle est maintenant à la campagne, dans son jardin, où se montre la lune et où sans doute chante aussi un rossignol ou bien une alouette...

— C'était le rossignol et non pas l'alouette! dit en soupirant Gumpelino, et il déclama :

Il chante la nuit sur les branches de ce grenadier.
Crois-moi, cher ami, c'était le rossignol.

— C'est la même chose, continua Hyacinthe, ou, si vous voulez, un serin des Canaries : les oiseaux qu'on a dans son jardin sont ce qui coûte le moins. Le principal, c'est la serre chaude, les tapis dans le pavillon et les statues de luxe qui sont devant, par exemple : un général des dieux tout nu, et une Vénus Urinia; la paire coûte 300 marcs. Au milieu du jardin, Gudule s'est fait faire un petit jet d'eau..., et peut-être qu'elle est là à se caresser le nez, à se donner un plaisir de rêverie, et qu'elle pense à moi... Ah!

Ce soupir fut suivi d'une pause sentimentale que le marquis coupa en demandant d'un air languissant : — Dis-moi sur ton honneur, Hyacinthe, crois-tu réellement que ta poudre agirait?

— Elle agira, sur mon honneur, répliqua celui-ci. Pourquoi n'agirait-elle pas? Elle agit bien sur moi! Est-ce que je ne suis pas un homme de chair et d'os comme vous? Le sel de Glauber rend tous les hommes égaux, et si Rothschild en prenait, il en ressentirait les mêmes effets que le plus petit courtier. Je m'en vais vous prédire tout ce qui va arriver : Je verse la poudre dans un verre, de l'eau dessus, et je remue, et aussitôt que vous l'aurez avalée, vous ferez une vilaine grimace et vous direz prrr! prrr! Après quoi vous entendrez vous-même comme cela vous gargouillera en dedans; vous vous sentez tout drôle, et vous vous mettez au lit, et je vous donne ma parole d'honneur que vous vous relèverez bientôt, que vous vous recoucherez, que vous vous re-

lèverez encore, et ainsi de suite, et le lendemain vous vous sentirez aussi léger qu'un ange avec des ailes de papillon, et vous danserez de bien-être. Seulement vous aurez l'air un peu pâle; mais je sais que cela ne vous fait pas de peine, d'avoir l'air pâle, languissant, et quand vous avez l'air pâle, languissant, on vous trouve bien.

L'éloquence de Hyacinthe, et sa poudre, qu'il préparait déjà, eussent néanmoins été également perdues, si le marquis ne se fût tout d'un coup rappelé le passage où Juliette boit le breuvage fatal.

— Que pensez-vous, docteur, me dit-il, de la Müller de Vienne? Je l'ai vue dans le rôle de Juliette. Ah, Dieu! Dieu! comme elle joue! Je suis pourtant le plus grand enthousiaste de la Crelinger; mais la Müller, vidant la coupe, m'a transporté. Voyez-vous, ajouta-t-il en prenant avec un geste tragique le verre où Hyacinthe avait délayé la poudre; voyez-vous, elle tenait la coupe de cette façon, et frissonnait au point qu'on éprouvait la même chose qu'elle quand elle disait :

Un lourd frisson circule froidement dans mes veines,
Et glace presque la chaleur de la vie.

Alors, elle se posait comme je me pose, portait la coupe à ses lèvres, et, aux mots :

Attends, Thibault!

Je te rejoins, Romeo! Je bois à toi.

elle vidait la coupe...

— A votre santé, monsieur Gumpel dit Hyacinthe d'un ton solennel. Car le marquis, dans son enthousiasme imitateur, avait vidé le verre, et, tout épuisé par la déclamation, il se jeta sur le sofa.

Il ne demeura pourtant pas longtemps dans cette position, car on frappa subitement à la porte. C'était le jockey de lady Maxfield, qui entra, présenta, avec une révérence riante, un billet au marquis, et se retira aussitôt. Celui-ci rompit vivement le cachet. Pendant qu'il lisait, son nez et ses yeux étincelaient de ravissement; mais, tout d'un coup, une pâleur de spectre couvrit sa figure, la consternation agita tous ses muscles, il bondit avec des gestes de désespoir, parcourut la chambre à grands pas, rit de rage, et s'écria :

Malheur à moi, jouet du destin!

— Qu'est-ce? Qu'est-ce donc, demanda Hyacinthe d'une voix tremblante, en serrant convulsivement entre ses mains le crucifix qu'il avait commencé à nettoyer. Devons-nous être attaqués cette nuit?

— Que vous arrive-t-il, monsieur le marquis? demandai-je, non moins étonné.

— Lisez, lisez! s'écria Gumpelino en nous jetant le billet qu'il venait de recevoir, et courant avec le même désespoir autour de la chambre, en faisant voltiger son domino bleu comme une nuée d'orage...

Malheur à moi, jouet du destin!

Nous lûmes dans le billet les mots suivants :

« *Dolce Gumpelino!* à la pointe du jour, je suis forcée de partir pour l'Angleterre; mon beau-frère m'a devancée, et m'attend à Florence. Je ne suis pas observée pour le moment; malheureusement cette liberté ne durera que cette seule nuit. Profitons-en; vidons jusqu'à la dernière goutte la coupe de nectar que nous offre l'amour! J'attends... Je tremble...

« JULIA. »

— Malheur à moi, jouet du destin! criait Gumpelino désolé. L'amour veut m'offrir sa coupe de nectar, et, moi, grand Dieu! moi, jouet du destin, j'ai déjà vidé la coupe de sel de Glauber! Qui me délivrera de cet affreux breuvage? Au secours! au secours!

— Vous secourir n'est plus au pouvoir d'aucun homme terrestre, dit Hyacinthe avec un soupir.

— Je vous plains de tout mon cœur, lui dis-je avec une semblable compassion. Vider, au lieu d'une coupe de nectar, un verre de sel de Glauber! cela est amer. Au lieu du trône de l'amour, c'est un siège moins glorieux qui vous attend.

— Doux Jésus! doux Jésus! criait toujours le marquis, je le sens qui court dans toutes mes veines... O loyal apothicaire! ta drogue agit promptement... Mais je ne me laisse pas arrêter pour cela: je veux voler vers elle, je veux tomber à ses pieds, y répandre mon sang!

— Il ne s'agit pas de sang, dit Hyacinthe, essayant de

le calmer; vous n'avez pas d'homérides. Ne vous livrez pas à la passion...

— Non, non,... je veux l'aller rejoindre!... Dans ses bras!... O nuit, ô nuit!...

— Je vous dis, continua Hyacinthe avec une patience philosophique, que vous n'aurez aucun repos dans ses bras, que vous serez obligé de vous lever vingt fois. Ne vous livrez pas à la passion! Plus vous sauterez ainsi dans la chambre, plus vous vous incommoderez, et plus le sel de Glauber opérera promptement. Votre passion aide encore la nature. Vous devez supporter comme un homme ce que le destin a résolu à votre égard. Que cela soit arrivé ainsi, c'est peut-être bien, et il est peut-être bien que cela soit arrivé ainsi. L'homme est un être terrestre, et il ne comprend pas les décrets de la Divinité. L'homme croit souvent qu'il va chercher le bonheur, et peut-être qu'au milieu du chemin le malheur l'attend avec un bâton, et quand un bâton bourgeois tombe sur un dos noble, l'homme le sent bien, monsieur le marquis.

— « Malheur à moi, jouet du destin! » criait toujours Gumpelino en fureur. Mais son valet continuait avec le même calme :

— L'homme attend souvent une coupe pleine de nectar, et on lui donne un breuvage de fagots qu'on boit avec le dos; et si le nectar est bien doux, les coups de trique n'en sont que plus amers. Et encore, est-ce un vrai bonheur, quand l'homme qui rosse l'autre finit par se fati-

guer, autrement l'autre ne pourrait certainement pas le supporter. Mais, un danger plus grand encore, c'est quand le malheur guette, avec le poignard et le poison, l'homme sur le chemin de l'amour, de sorte que celui-ci n'est pas sûr de sa vie. Peut-être, monsieur le marquis, est-il réellement bien que cela soit arrivé ainsi; car, peut-être, dans la chaleur de l'amour, auriez-vous couru chez votre belle, et, sur le chemin, se serait trouvé un petit Italien, avec un poignard de six aunes de long, qui vous aurait (je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure) coupé tout simplement les jarrets. Car on ne peut pas ici, comme à Hambourg, appeler tout de suite la garde, et il n'y a pas de garde de nuit dans les Apennins. Ou bien, peut-être encore, continua l'inexorable consolateur, sans se laisser déranger le moins du monde par le désespoir du marquis, peut-être qu'au moment où vous seriez assis bien chaudement chez lady Maxfield, le beau-frère, qui serait tout à coup revenu de voyage, vous mettrait un pistolet chargé sur la gorge, et vous ferait souscrire une lettre de change de 100,000 marcs. Je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure; mais je suppose que vous soyez un bel homme, que lady Maxfield soit au désespoir de perdre ce bel homme, et que, jalouse comme le sont les femmes, elle ne veut pas qu'après elle vous fassiez le bonheur d'une autre. Que fait-elle? Elle prend un citron ou une orange, vous jette dessus une petite pincée de poudre blanche, et vous dit: — Rafraichis-toi donc, chéri! tu t'es échauffé à

courir... — Et, le lendemain, vous êtes en effet frais et froid. — Il y avait une fois un homme qui s'appelait Pieper, et qui avait un amour de passion avec une jeune personne féminine, qu'on appelait le petit ange bouffi, et qui demeurait dans la rue Cafemacherey, et l'homme demeurait dans la Fühlentwiete...

— Je voudrais, Hirsch, cria avec rage le marquis, dont l'impatience avait atteint le plus haut degré; je voudrais que ton Pieper de la Fühlentwiete, et son ange bouffi de la rue de la Cafemacherey, et toi et ta Gudule, vous eussiez tous mon sel de Glauber dans le ventre !

— Que voulez-vous de moi, monsieur Gumpel ? répondit Hyacinthe, non sans quelque élan de chaleur; est-ce ma faute si lady Maxfield doit partir justement cette nuit, et vous invite justement aujourd'hui ? Pouvais-je le prévoir ? Suis-je Aristote ? Suis-je employé chez la Providence ? Je vous ai seulement promis que la poudre ferait son effet, et elle le fera, aussi sûrement que je serai un jour au ciel ; et quand vous faites ça et là, avec une telle rage, des bonds si disparates et si passionnés, l'effet n'en sera que plus prompt.

— Eh bien ! je veux donc me tenir tranquille, dit en gémissant Gumpelino ; et, frappant du pied, il se jeta en fureur sur le sofa, comprima violemment sa rage, et le maître et le valet se regardèrent longtemps en silence, jusqu'à ce qu'enfin, après un profond soupir et presque à demi-voix, le maître lui dit :

— Mais, Hirsch, que pensera de moi cette femme, si

je ne viens pas? Elle m'attend, me désire même; elle tremble, elle brûle d'amour...

— Elle a un beau pied, se dit à part soi Hyacinthe, en hochant mélancoliquement sa petite tête. Mais sa poitrine paraissait s'agiter violemment, et sous son habit rouge il était visiblement travaillé par une pensée audacieuse... — Monsieur Gumpel, dit-il enfin tout haut, envoyez-moi à votre place!

A ces mots une vive rougeur courut sur la figure blafarde du petit Hyacinthe.

X

Lorsque Candide arriva à Eldorado, il vit dans la rue plusieurs petits garçons qui jouaient avec des palets d'or au lieu de pierres. Ce luxe lui fit croire que c'étaient les enfants du roi, et il ne fut pas médiocrement surpris quand il apprit qu'à Eldorado les palets d'or étaient aussi communs que les cailloux chez nous, et que les écoliers s'en servaient pour jouer. Il est arrivé quelque chose de semblable à un étranger de mes amis quand il vint en Allemagne et qu'il lut pour la première fois des livres allemands. Il s'émerveilla beaucoup sur la richesse d'idées qu'il y trouva; mais il s'aperçut bientôt qu'en Allemagne les idées sont en aussi grand nombre que les palets d'or à Eldorado, et que ces écrivains, qu'il avait pris pour les princes de l'intelligence, n'étaient que des écoliers.

Cette histoire me revient toujours à l'esprit, quand je suis sur le point d'écrire les plus belles réflexions philosophiques sur l'art et sur la vie. Alors je me mets à rire, et garde dans la plume mes idées, ou bien je griffonne à la place un portrait ou quelque figure sur le

papier, et je me persuade qu'une pareille tapisserie est plus profitable en Allemagne, l'Eldorado d'idées plus ou moins oiseuses et parfois d'une dorure intellectuelle très-équivoque.

Sur la tapisserie que je te montre actuellement, cher lecteur, tu revois les figures bien connues de Gumpelino et de son Hirsch Hyacinthe, et si le premier est représenté avec des traits moins décidés, j'espère que tu seras assez pénétrant pour y reconnaître un caractère négatif sans contours trop arrêtés. En procédant d'une manière plus positive, j'aurais pu m'attirer un procès pour cause de diffamation.

La nuit est revenue; sur la table sont deux candélabres avec des bougies allumées; leur éclat se joue sur les cadres d'or des tableaux de saints suspendus aux murs, auxquels la lumière vacillante et les ombres mobiles semblent donner le mouvement de la vie. Au dehors, devant la fenêtre, les noirs cyprès se dressent mystérieusement immobiles dans la clarté argentée de la lune, et dans le lointain résonne une triste chanson à la Vierge en sons entrecoupés, et comme récitée par une voix d'enfant malade. Il règne dans la chambre une chaleur lourde toute particulière; le marquis Cris-

toforo di Gumpelino est assis ou plutôt recouché, avec une négligence d'homme de qualité, sur les coussins du sofa; son noble corps en sueur est encore revêtu du léger domino de soie bleue; il tient dans ses mains un livre relié en maroquin rouge et doré sur tranche, et déclame tout haut et languissamment. Son oeil a en ce moment un certain lustre humide, qui est ordinairement propre aux chats amoureux, et ses joues, y compris même les deux ailes de son nez, ont une légère teinte de pâleur souffrante. Cependant, cher lecteur, cette pâleur peut s'expliquer par la philosophie anthropologique, quand on se souvient que le marquis a avalé, dans la soirée précédente, un plein verre de sel de Glauber.

Hirsch Hyacinthe est accroupi sur le plancher, et, avec un grand morceau de craie, dessine sur le parquet bruni des caractères semblables aux suivants, mais sur une très-grande échelle.

00 — 00 — 00 — 0
 00 — 0 — 0 — 0 —
 — 0 — 00
 — — 0 — 0

Cette besogne semble assez dure pour le petit homme. Essoufflé à chaque courbe décrite par son dos, il murmure avec humeur : — Spondée, trochée, iambique, dactyle, anapeste, et la peste ! Pour donner à ses mouve-

ments plus de liberté, il a ôté son habit rouge, et l'on voit deux petites jambes courtes et modestes dans une culotte collante, et deux bras plus longs et tout amaigris dans l'ample blancheur de manches de chemise flottantes.

Quelles figures baroques faites-vous là ? lui demandai-je après avoir considéré quelque temps ce métier.

— Ce sont des pieds de grandeur naturelle, répondit-il en gémissant ; et moi, pauvre malheureux, il faut que je garde ces pieds dans ma tête, et les mains me font déjà mal de tous les pieds que j'ai dû écrire tout à l'heure. Ce sont les pieds véritables et authentiques de la poésie. Si ce n'était pour mes progrès dans la civilisation, j'enverrais la poésie promener sur tous ses pieds. M. le marquis me donne en ce moment une leçon particulière d'art poétique. M. le marquis lit les vers, et m'explique sur combien de pieds ils vont, et il faut que j'en prenne note, et que je calcule ensuite si chaque poésie a son compte juste.

— Vous nous trouvez en effet, dit le marquis d'un ton emphatique et didactique, dans une occupation de haut lyrisme. Je sais bien, docteur, que vous êtes de ces poètes à idées singulières qui ne veulent pas voir que les pieds sont le principal en poésie. Mais un esprit cultivé et poli n'est charmé que par le poli de la forme, et c'est là ce que nous ne pouvons apprendre que des Grecs et des poètes modernes, qui veulent faire renaître le goût grec, qui pensent à la grecque, sentent à la

grecque et tâchent de communiquer de cette manière leurs sentiments aux hommes.

— M. Gumpel parle quelquefois comme un livre, me dit tout bas Hyacinthe, en pinçant ses lèvres minces, clignotant des yeux avec une satisfaction vaniteuse, et hochant sa curieuse petite tête. Je vous dis, ajouta-t-il un peu plus haut, qu'il parle quelquefois comme un livre; alors il n'est pour ainsi dire plus un homme, mais un être supérieur, et, plus je l'entends, plus je me trouve bête.

— Et que tenez-vous là? demandai-je au marquis.

— Ce sont des perles! répondit-il, et il me présenta le livre.

Au mot de perles, Hyacinthe fit un saut; mais, quand il ne vit qu'un livre, il sourit avec un regard de pitié. Ce collier de perles portait pour titre: Poésies du comte Ramler le jeune, Stuttgart, 1828, chez Cotta.

— Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, me dit le marquis d'un ton plaintif; j'ai été bien agité. Il m'a fallu me lever onze fois, et par bonheur j'avais cette excellente lecture dans laquelle je ne cherchais que l'instruction poétique, et où j'ai puisé des consolations pour la vie réelle. Vous voyez quelle estime j'ai pour ce livre; il n'y manque pas un feuillet, et dans la position où je me trouvais...

— Je suis certain, monsieur le marquis, que tout le monde n'a pas eu les mêmes égards pour ce livre.

— Je vous jure, par Notre-Dame de Lorette, et aussi vrai que je suis un honnête homme, que ces poésies n'ont pas leurs pareilles. J'étais hier, comme vous savez, au désespoir de ce que le destin jaloux me défendait de posséder ma Julia; j'ai lu ces vers, et j'y ai puisé une telle indifférence pour les attachements vulgaires, que j'en vins à rougir de ma douleur amoureuse. La beauté propre à ce poète, c'est qu'il comprend surtout l'amitié. En cela il est plus grand que les autres poètes: il ne flatte pas le goût ordinaire de la foule, et nous guérit de notre fol engouement pour les femmes, qui nous cause tant de maux. O femmes! femmes! celui qui nous délivre de vos liens, celui-là est un bienfaiteur de l'humanité.

.

Je dois rendre au marquis ce témoignage, qu'il récita bien des poésies, soupira aux bons endroits, et fit les mines langoureuses et les coquetteries voulues. Hyacinthe ne manquait pas de répéter les rimes et de colla-

tionner le nombre des pieds. Mais c'était aux odes qu'il donnait le plus d'attention.

— Dans cette partie-là, disait-il, il y a beaucoup plus à apprendre que dans les sonettes et gazeles, vu que dans les odes, les pieds sont imprimés à part en tête, de sorte qu'on peut compter commodément chaque pièce. Tous les poètes devraient bien, comme Ramler le jeune dans ses poésies de vers les plus difficiles, imprimer les pieds en tête, et dire aux gens : — Voyez, je suis un honnête homme; je ne veux pas vous tromper. Ces raies tortues ou droites que je mets au-dessus de chaque poésie, sont comme qui dirait un *conto finto* de chaque morceau, et vous pouvez voir au juste, en comptant, combien de peines il m'a coûtées. Elles sont comme qui dirait l'étiquette de l'aunage attachée à chacune des pièces. Vous pouvez mesurer après moi, et s'il y manque une seule syllabe, vous devez m'appeler un voleur, aussi vrai que je suis un honnête homme. — Mais c'est justement par cet air honnête que le public est encore trompé. C'est quand on voit les pieds écrits au-dessus de la pièce, qu'on se dit : — Je ne veux pas être un homme méfiant. A quoi bon compter après l'auteur? C'est sans doute un honnête homme... — Et puis l'on ne compte pas, et l'on est attrapé. D'ailleurs, peut-on toujours compter? Aujourd'hui nous sommes en Italie, et, là, j'ai le temps d'écrire avec de la craie les pieds sur le plancher, et de collationner chaque ode; mais à Hambourg, où j'ai mon établissement, le temps me manque,

et il faudrait m'en rapporter au comte Ramler le jeune, sans le vérifier, comme on le fait avec des sacs d'argent de la caisse courante, sur lesquels est écrit combien de cent thalers ils renferment. Ils passent cachetés de main en main; chacun se fie à l'autre sur la valeur qui est inscrite; et il y a pourtant des exemples qu'un faînéant, qui n'avait rien à faire, ait ouvert et compté un de ces sacs, et qu'il y ait trouvé quelques thalers de moins. C'est comme cela qu'on peut encore faire beaucoup de friponneries dans la poésie. C'est surtout quand je pense aux sacs d'argent que je me mets en défiance. Car mon beau-frère m'a raconté qu'il y a dans la prison, à Odensee, un certain comte Ramler l'aîné, qui était placé à son poste, et qui ouvrait malhonnêtement les sacs qui lui passaient par les mains, en retirait malhonnêtement de l'argent, et puis les recousait adroitement et les expédiait. Quand on entend parler de pareils tours, on perd confiance dans les hommes, et l'on devient un homme méfiant. Il y a bien de la friponnerie dans le monde, et dans la poésie certainement comme dans les autres métiers..... —

L'honnêteté, continua Hyacinthe pendant que le marquis allait son train de déclamation, sans prendre garde à nous, absorbé qu'il était par le sentiment, l'honnêteté, monsieur le docteur, est la chose principale, et celui qui n'est pas un honnête homme, je le regarde comme un fripon, et celui que je regarde comme un fripon, je n'achète rien de lui, je ne lis rien de lui; bref, je ne fais

aucune affaire avec lui. Je suis un homme, monsieur le docteur, qui ne se vante de rien, mais si je voulais me vanter de quelque chose, je me vanterais de ce que je suis un honnête homme. Je m'en vais vous raconter un beau trait de moi, et vous serez étonné... Je vous dis que vous serez étonné, aussi vrai que je suis un honnête homme. Il y a à Hambourg un homme qui demeure sur le Speers-Ort, et qui est fruitier-épicier. Il s'appelle Bûchette, c'est-à-dire que, moi, je l'appelle Bûchette, parce que nous sommes bons amis, autrement tout le monde l'appelle M. Bûche. Sa femme s'appelle aussi madame Bûche, et elle n'a jamais pu souffrir que son mari jouât dans ma collecte; et quand il voulait jouer chez moi, je ne pouvais pas lui apporter le billet de loterie chez lui. Il me disait toujours, dans la rue: — Hirsch, je veux jouer chez toi tel ou tel numéro; tiens, voilà l'argent. Et je lui disais alors: c'est bon, Bûchette; et je rentrais à la maison, je mettais à part, pour lui, le numéro sous enveloppe, et j'écrivais dessus, en caractères allemands: « Pour le compte de M. Christian-Hinrich Bûche. » — A présent, écoutez et admirez... — C'était par une belle journée de printemps. Les arbres qui entourent la Bourse étaient verts et les zéphyrus agréables, le soleil brillait dans le ciel, et j'étais devant la Banque, à Hambourg. Arrive Bûche, ma Bûchette, qui tenait sous le bras sa grosse madame Bûche, et qui me salue le premier, puis me parle du beau printemps du bon Dieu, fait quelques observations

patriotiques sur la garde nationale, me demande comment vont les affaires ; et moi de lui répondre qu'on a mis, il y a quelques heures, un homme au pilori, et, dans la conversation, il me dit : — J'ai rêvé dans la nuit d'hier que le n° 1538 gagnerait le gros lot. — Et, au même instant, pendant que madame Bûche regarde les statues des empereurs devant la Banque, il me glisse dans la main treize pièces d'or, tous louis au poids. Je crois les sentir encore dans ma main. Et, avant que madame Bûche se retourne, je lui dis : — Bon, Bûchette ! et je m'en vais. Et je vais directement, sans regarder autour de moi, au bureau principal, où je prends le n° 1538, que je mets sous enveloppe aussitôt que je rentre à la maison, et j'écris sur l'enveloppe : « Pour le compte de M. Christian-Hinrich Bûche. » Et que fait Dieu ? Quinze jours après, pour mettre mon honnêteté à l'épreuve, il fait sortir le n° 1538, avec un lot de 50,000 marcs ! Mais que fait alors Hirsch, le même Hirsch qui est devant vous ?... Ce même Hirsch met une belle chemise blanche, une belle cravate blanche, prend un fiacre, va toucher au bureau principal ses 50,000 marcs, et se fait rouler de là au Speers-Ort. Et aussitôt que Bûchette me voit, il me demande : — Hirsch, pourquoi es-tu si beau aujourd'hui ? Moi, je ne lui réponds pas un mot ; mais je mets devant lui, sur la table, un grand sac de surprise plein d'or, et lui dis très-solennellement. — Monsieur Christian-Hinrich Bûche, le n° 1538, que vous avez eu la bonté de mettre

chez moi, a eu le bonheur de gagner le gros lot de 50,000 marcs. J'ai l'honneur de vous présenter l'argent dans ce sac, et je prends la liberté de vous demander une quittance. — Quand Bûchette entend cela, il commence à pleurer; madame Bûche, entendant l'histoire, se met aussi à pleurer; la grosse servante rouge pleure, le garçon de boutique bossu pleure, les enfants pleurent, et moi, homme sensible comme je suis, je ne puis pourtant pas pleurer; mais je commence par tomber en défaillance; ce n'est qu'ensuite que les larmes me coulèrent des yeux comme des ruisseaux, et je pleurai pendant trois heures.

La voix du petit homme tremblait en faisant ce récit. Il tira solennellement de sa poche un petit paquet dont j'ai déjà parlé, développa le taffetas rose fané, et me montra le billet sur lequel Christian-Hinrich Bûche reconnaissait avoir exactement reçu les 50,000 marcs.

— Quand je mourrai, dit Hyacinthe, la larme à l'œil, je veux qu'on enterre cette quittance avec moi, dans ma tombe; et quand j'aurai à rendre là-haut compte de mes actions, le jour du jugement, je m'avancerai avec cette quittance à la main, devant le trône du Tout-Puissant; et lorsque mon mauvais ange aura lu toutes les mauvaises actions que j'ai faites dans ce monde, et que mon bon ange s'apprêtera à lire la liste de mes bonnes actions, je dirai tout tranquillement: — Tais-toi! Je ne demande qu'une chose: cette quittance est-elle en règle? Est-ce bien la signature de Christian-Hinrich

Bûche?... Arrivera alors, en volant, un tout petit ange, qui dira qu'il connaît fort bien la signature de Bûchette, et racontera la miraculeuse histoire de l'honnêteté que j'ai commise un jour. Le Créateur de l'éternité, la science infinie qui sait tout, se souviendra de cette histoire. Il me louera en présence du soleil, de la lune et des étoiles, et calculant sur-le-champ, dans sa tête, qu'après avoir soustrait mes mauvaises actions de 50,000 marcs de probité, il reste encore un *boni* à mon compte, il dira : — Hirsch, je te nomme ange de première classe, et tu porteras des ailes de plumes blanches et rouges.